

Le jeune homme et la mort
(Les dernières heures du Général Poncelet)

Marie La Palme Reyes

Pièce en deux actes
Version théâtre août 2003

Présentation de la pièce :

Cette pièce a pour sujet les dernières heures de la vie du Général Jean-Victor Poncelet, né à Metz en 1788 et mort à Paris en 1867. Sur son lit de mort, le général se remémore l'une des périodes les plus heureuses de sa vie, lorsqu'après une longue marche dans les steppes glacées de la Russie, à l'hiver 1812, il arriva enfin dans les prisons de Saratoff, où reprenant goût à la vie, il découvrit les fondements de la géométrie projective.

La pièce jette un regard sur les horreurs de la campagne de Russie par Napoléon en écoutant les réflexions de quelques personnages en butte à la faim, au froid, à la mort.

Personnages par ordre d'entrée :

La vieille Mort
 Jean-Victor Poncelet (vieux général)
 Madame Poncelet
 La jeune Mort
 Premier blessé
 Deuxième blessé
 Premier fossoyeur
 Deuxième fossoyeur
 Premier cosaque
 Deuxième cosaque
 Jean-Victor Poncelet (jeune lieutenant)
 Premier officier
 Deuxième officier
 Soldat prisonnier
 Soldat à la jambe de bois
 Deux paysans : Un paysan, un figurant
 Jean Rémy
 Louis de Salvailles

Indications scéniques : Des extraits de 'La jeune fille et la mort' de Schubert (écrit en 1817) forment la trame musicale de cette pièce de théâtre . Outre ces extraits, on entendra des cris, des coups de canon, des hennissements de chevaux, des plaintes, des cris, des imprécations et jurons. Tous les bruits de la souffrance et de l'horreur d'une guerre. Deux actrices interpréteront le rôle de la Mort : une vieille dame et une jeune fille. Les deux devront chaque fois qu'elles paraîtront, porter une faux qui variera selon les scènes. Deux acteurs interpréteront Jean-Victor Poncelet, un beau jeune lieutenant de vingt-quatre ans et un vieux général à la fin de sa vie. Plusieurs figurants et des rôles mineurs. Les scènes avec le vieux général se passent en 1867 tandis que les scènes avec le jeune lieutenant se déroulent entre juin 1812 et juin 1814. Il serait important qu'une immense carte géographique serve de toile de fond, ou encore soit projetée derrière les autres décors. Les noms des villes et fleuves doivent y apparaître clairement. Quelques

mouvements d'armées indiqués si nécessaires. Partie située entre la Baltique (au nord) et les mers Noire et Caspienne (au sud).

Brèves notices biographiques (aidant à la compréhension de la pièce) : *Le 17 juin 1812, Jean-Victor Poncelet, diplômé de l'École Polytechnique et de l'École d'Application de Metz avec le grade de lieutenant du génie, reçoit l'ordre de joindre la Grande-Armée en Russie et est attaché à l'État-major général du Génie. À Krasnoï, le 18 novembre de la même année, il est fait prisonnier. Le lendemain, il commence la longue marche vers les prisons de Saratoff où il arrive en mars 1813. À partir d'avril, il entame ses recherches sur la géométrie projective. Le 30 mai 1814 est signé le Traité de Paris avec les puissances coalisées contre la France : l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Suède et le Portugal. Napoléon est relégué à l'île d'Elbe. Fin juin 1814, après 18 mois de prison, Poncelet quitte Saratoff en emportant ses précieux manuscrits. En France, tout en poursuivant sa carrière militaire et administrative, il devint un grand géomètre et un brillant inventeur. Il mourut le 23 décembre 1867.*

Dédicace :

À Gonzalo, dont l'avidité intellectuelle inlassable et l'enthousiasme constant m'ont accompagnée dans les sphères lumineuses des mathématiques et les dédales de mon écriture.

Acte I

Scène 1

L'après-midi du dimanche, 22 décembre 1867. Une chambre à coucher bourgeoise des années 1860, à Paris, feutrée, confortable, une fenêtre entrouverte donnant sur le jardin du Luxembourg. Un homme âgé dans son lit : le général Jean-Victor Poncelet. Il a 79 ans. À côté de son lit, il y a une table, plus grande qu'une table de chevet, remplie de livres, de notes, de crayons, etc. Sa femme, Louise-Palmyre, beaucoup plus jeune, entre, sort, s'affaire autour de lui, relève ses oreillers, lui apporte un bouillon chaud. Elle ne voit, ni n'entend la Mort : une vieille femme toute ridée, grise, assise dans un fauteuil, parlant avec le général, et qui, parfois, s'appuie sur sa faux. C'est le seul signe qui la distingue d'une personne normale! Quand le général parle avec la Mort, il donne aussi l'impression de se parler à lui-même (c'est ce que s'imagine madame Poncelet) : Une réflexion sur sa vie, des souvenirs enfouis qui ressortent en un long monologue. Une horloge grand-père indique les heures. On entend le tic-tac et le carillon de l'heure tout au long de la pièce. Un calendrier d'époque indique le jour : 22 décembre 1867. (Ce décor reste le même jusqu'à la fin de la pièce, sauf pour les heures et la date qui passe au 23 décembre à la dernière scène. On peut le placer en retrait lorsque les autres décors 'entrent en scène'. (Les points de suspension émaillant le texte veulent suggérer des pauses plus ou moins longues dépendant du texte et de l'action.)

La Mort (*d'une voix très théâtrale*): -- 'Le jeune homme et la mort' : Il était une fois un vieux, très vieux général qui allait mourir aux petites heures du lundi, 23 décembre de l'an de grâce 1867.

Jean-Victor Poncelet : -- Qui? Moi? Aux petites heures du lundi, 23 décembre 1867, tout à l'heure. ... Je ne te crois pas. Tu annonces mon trépas depuis que je te connais.

La Mort : -- Il y a bien longtemps de cela. Ce vieux général (*indiquant le général*) avait été un jeune et fringant lieutenant qui avait reçu l'ordre de rejoindre l'État-major général du Génie de la Grande-Armée de Napoléon en Russie. (*Très théâtral, lent et expressif*.) Le lieutenant Jean-Victor Poncelet s'en va-t-en guerre. Boum! Boum! Rataplan! Boum! Boum! Rataplan! (*En prononçant ces dernières paroles, la Mort donne trois coups avec sa faux, imitant les coups du début d'une pièce de théâtre.*)

Jean-Victor Poncelet (*d'un ton agacé et fatigué*): -- 'Le jeune homme et la mort', ce titre est absurde. En voulant me faire mourir dans la fleur de l'âge, tu refuses de vieillir. Te voilà toute ratatinée et moi, sans force et sans ressort. Va-t-en! ... Je refuse de jouer le rôle absurde que tu prétends m'assigner. Je refuse de me pencher sur ce que tu crois être la tragédie de ma vie. Je te refuse le droit de me juger. ... (*Triste et méditatif, se parlant à lui-même.*) Mes semblables ne s'en priveront certainement pas dès que le cercueil sera refermé et ... dans les siècles à venir, ne retiendront-ils que mon nom, ... peut-être mon principe de continuité ou encore ma roue? ... (*Avec admiration.*) La roue de Poncelet. ... (*Avec résignation.*) Mais ils réaliseront bien vite que mon œuvre mathématique s'est arrêtée à Saratoff, au bord de la Volga ... (*en détachant bien les mots*) dans la liberté

d'une prison. ... Tout est absurde. ... N'ai-je rien accompli, depuis mes vingt-cinq ans, en travaillant sans relâche?

La Mort (*d'une voix moqueuse*) : -- Très bien! Très bien! Monsieur le général n'est pas dans son assiette. Il est morose. Il éprouve des doutes sur la grandeur de son œuvre. Qu'à cela ne tienne, changeons le titre de la pièce. Préfères-tu « Le doute et la mort » ou peut-être « Je doute donc je meurs » ou mieux encore « Le vieil homme et la mort »?

Jean-Victor Poncelet : -- Ce serait plus exact.

La Mort : -- Peut-être. Mais banal. Une vieille mort aidant un vieil homme à tirer sa révérence : il n'y a rien de bien tragique. ... (*Souriante.*) Pourtant, nos débuts furent prometteurs. ... Rappelle-toi. Toi, beau jeune premier affrontant, sur l'avant-scène de la guerre : le sang, les cris de désespoir, le hennissement des chevaux mourants, le bruit assourdissant des canons ... Te souviens-tu de notre première rencontre?

Jean-Victor Poncelet : -- J'ai préféré l'oublier.

La Mort (*voix incantatoire*): -- Retourne dans l'univers de tes vingt ans : ta curiosité, tes passions, tes espoirs surtout. Brise les contentions des convenances qui t'entourent. Abandonne ta sagesse compassée, pour retrouver, une dernière fois, l'espérance de tes vingt ans cernée par une toute jeune mort.

Madame Poncelet entre dans la chambre du général et dépose un bol sur un guéridon.

Madame Poncelet (*tout en parlant, elle s'affaire à relever les oreillers, à replacer l'édredon, etc.*): -- Voyez ce que vient de vous apporter monsieur Dumas : une compote faite avec les pommes tardives de leur verger; ... il y a, je crois, un soupçon de gingembre. Madame Dumas connaît bien votre faiblesse pour l'arôme du gingembre.... Vous dormiez, il n'a pas voulu vous réveiller, je n'ai pas insisté. Il repassera demain matin.

Jean-Victor Poncelet : -- Que de gentilleses pour un vieillard moribond!

Madame Poncelet (*tout est dit sur un ton où percent l'admiration et l'amour*) : -- Mon ami, je vous défends de parler ainsi. Vous vous remettrez très vite. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, les restes d'un méchant rhume qui sont lents à disparaître.

Jean-Victor Poncelet : -- Vous avez toujours des paroles réconfortantes à m'offrir.

Madame Poncelet (*voyant la fenêtre et d'un ton gentiment grondeur*) : -- Oh! la fenêtre est encore ouverte. Pourquoi vous obstinez-vous à la laisser entrebâillée? L'air humide de décembre n'est pas à conseiller pour soigner les rhumatismes et les fluxions de poitrine. (*Elle referme la fenêtre qui donne sur le jardin du Luxembourg.*)

La Mort (*en aparté*) : -- Cette femme a le don de m'énervé. Elle met son nez partout. Elle contrôle tout, elle surveille tout. J'ouvre la fenêtre, elle la referme, je l'ouvre encore et que fait-elle? Elle la referme encore. Ça fait des semaines et des semaines qu'elle est là, attentive, souriante, sans prendre un moment de répit. L'abnégation incarnée. Le mot 'sacrifice' marqué au fer rouge sur son front bombé de jeune femme parfaite. C'est exécrable. Elle ne me donne aucune chance.

Jean-Victor Poncelet (*regardant sa femme avec tendresse*) : -- J'ai si souvent dormi à la belle étoile. Le froid sur mes joues me rappelle ma jeunesse, ma force, mon endurance ... enfuies.

Madame Poncelet (*vivement et joyeusement*): -- Dès que vous vous sentirez mieux, nous irons nous promener dans les allées du jardin du Luxembourg.

Jean-Victor Poncelet : -- J'aimerais bien revoir Dumas, demain matin, lors de sa visite. Réveillez-moi si nécessaire. Je voudrais lui demander ce qu'il pense de la lettre que j'ai l'intention d'envoyer au président de l'Académie.

Madame Poncelet : -- Entendu, mon ami.

Madame Poncelet sort de la chambre.

La Mort : -- Balivernes! Balivernes! Demain matin : tu seras mort et froid. Après demain : enterré six pieds sous terre. Tu ne te sauveras plus. Pour une fois, ta femme épuisée ne gardera pas ta porte. Nous partirons, enfin, tous les deux, seuls, de vieux complices vers les chemins de l'oubli. ... Écoute-moi! Je t'ai posé une question. Concentre-toi : Te souviens-tu de notre première rencontre?

Jean-Victor Poncelet (*impatissant*) : -- Je te répète que j'ai préféré l'oublier.

La Mort : -- Tu as peur? ... Je vais t'aider : Il était quatre heures du matin.

Jean-Victor Poncelet (*nostalgique et pensif*) : -- Il était quatre heures du matin, dans cette Russie qui s'évanouissait sans cesse devant nous comme un mirage, une hallucination cauchemardesque brûlante de fièvre.

La Mort (*nostalgique*) : -- Il était quatre heures du matin, le ciel, encore tout noir de nuit, je venais de faire ma dernière ronde avant le lever de l'armée.

Jean-Victor Poncelet : -- C'était ton heure préférée. Tu n'avais qu'à ramasser ces derniers soupirs qui ne sortaient même pas du sommeil à ton approche. À cette heure, ils ne se débattaient plus.

La Mort : -- Ce sont des agneaux résignés, de petits enfants qui réclament le sein maternel. (*Changeant de ton.*) Mais toi! Tu étais déjà debout, habillé en fier lieutenant

des pieds à la tête. Tu te tenais immobile, à l'attention, devant un homme qui venait de se pendre.

Jean-Victor Poncelet : -- Puis, je t'aperçus.

La Mort : --Tu étais très beau.

Jean-Victor Poncelet (*pensif*): -- Tu étais si belle, rouge et violente.

La Mort : -- Tu as eu peur.

Jean-Victor Poncelet : -- J'ai voulu m'enfuir, mais, je ne pouvais détacher mes yeux de ta violence contenue.

Quelques moments de silence pensif.

La Mort : -- Pourquoi est-ce à travers cet homme que tu m'as vue pour la première fois?

Jean-Victor Poncelet : -- Les morts m'accompagnaient depuis le début de cette longue marche. Pourquoi celui-ci?

La Mort : -- Parle, laisse tes souvenirs vaguer à haute voix. Tu as vécu toute ta vie avec des émotions et des sentiments réprimés comme l'exigent les clichés du bon militaire patriotique, du grand savant distrait, du mari parfait.

Jean-Victor Poncelet (*comme s'il continuait un monologue sans entendre la mort, cherchant ses souvenirs*) : -- Je t'ai vu dans les yeux de cet homme qui venait de mourir. ... Un soldat de mon régiment. ... Il s'était pendu. ... La veille, il avait sauvé une petite fleur bleue du piétinement de son cheval. Je la voyais, dans la lumière montante, à sa boutonnière, ses yeux exorbités,... et toi, ... toi si violente, rouge et belle te repaissant de toutes ces âmes qui s'envolaient comme des lucioles.

Madame Poncelet revenant dans la chambre.

Madame Poncelet : -- Jean-Victor, voulez-vous une tasse de bouillon de poulet?

Jean-Victor Poncelet : -- Non merci, je n'ai pas faim.

Madame Poncelet : -- Voulez-vous que je vous fasse la lecture?

Jean-Victor Poncelet : -- Ma tendre amie, allez vous reposer quelques heures, ensuite j'aimerais vous dicter la lettre que je veux adresser au président de l'Académie. Après ma mort, je désire continuer à être associé aux développements des sciences en France. Je ferai un don de 50 000 francs dont les intérêts devraient être affectés exclusivement à la fondation d'un prix en mathématiques pures ou appliquées.

Madame Poncelet : -- D'accord, mon ami. Laissez-moi replacer vos oreillers. Vous devez aussi, prendre un peu de repos.

Madame Poncelet continue à s'affairer dans la chambre alors que s'engage le dialogue suivant avec la Mort, puis, après un moment, elle sort sans faire de bruit.

La Mort : -- Vanités! Vanités! Crois-tu que quelques sous te sauveront de l'anéantissement universel? Quel orgueil démesuré! En fait, je ne t'ai jamais compris. Hébétement, devant un homme se dandinant au bout d'une corde, alors qu'avant même le début de tout engagement sérieux, tu avais déjà vu la Grande-Armée perdre le tiers de ses effectifs en hommes et en bêtes. Mais pourquoi est-ce, justement, à travers ce pendu que tu m'as vue pour la première fois?

Jean-Victor Poncelet : -- Les chapitres de notre existence défilent à grande vitesse. Puis, soudain, tout s'immobilise et des images surgissent. On a terriblement mal à ses souvenirs et à son temps perdu.

La Mort : -- Vous poursuiviez une Russie fuyante qui ne laissait que des cendres.... Et toi, tu revois sans cesse cet homme pendu au milieu de tes souvenirs et de ton temps perdu. ...

Jean-Victor Poncelet (*essayant de se souvenir, méditatif, très lentement*) : -- Tout brûlait, tout criait, tout était amputation, sang, boucherie ... et moi ... j'avais une petite écharde dans le pouce, une bêtise lancinante qui m'avait tenu éveillé cette nuit là. Il avait peur de la mort. Il s'y est précipité pour en expurger la hantise. ... Une agonie privée au milieu de toutes ces agonies publiques demandées par la logique de la guerre. Les autres suicidés, les autres morts, avaient été des mots; des mots ... vidés de sens et ... de souvenirs. Mais, ... il était là devant moi, ... ce mort qu'il me fallait ... pour comprendre combien je voulais vivre.

La Mort : -- Oui, tu l'a vu, tu m'as vue et depuis tu me fuis comme la peste!

Jean-Victor Poncelet : -- Même Napoléon est tombé. Il est mort usé par la solitude, ce grand général qui ne fut défait que par les complots du climat russe.

La Mort : -- Et Waterloo? À vous entendre, vous les Français, Waterloo serait presque l'une de vos victoires. Depuis quand les conquis sont-ils plus célèbres que les conquérants?

Jean-Victor Poncelet : -- Waterloo? ... C'est une autre histoire.

La Mort : -- Napoléon a toujours mis vos malheurs en Russie sur le dos de l'hiver. Mais l'été ... tu te rappelles?

Jean-Victor Poncelet : -- Nous sucions des cailloux pour apaiser notre soif. Nous avons mis des feuilles entre nos dents pour protéger notre lèvre inférieure du soleil et de la poussière. Elle était boursouflée et se fendillait. Mastiquer et boire devenait une torture.

La Mort (*mode incantatoire*) : -- Au début de l'été, cinq cent mille hommes traversèrent le Niemen.

Jean-Victor Poncelet :-- Au début de l'hiver suivant, dix mille survivants retraversèrent le Niemen.

La Mort : -- Dix mille survivants après le passage de la Bérésina.

Jean-Victor Poncelet : -- Oui, dix mille survivants.

La Mort : -- Les hommes sont irrémédiablement idiots. C'est dans leur nature. Un dictateur, un despote se présente-t-il et hop! en avant pour quelques heures de gloire précédant l'hécatombe finale. C'est comme ça, depuis le début, et ce sera ainsi jusqu'à la fin de ce que vous appelez 'civilisation'. Vous ne retirez aucune leçon de vos déboires répétitifs. Vous vous justifiez en précédant vos actions d'incantations magiques : Patrie! Honneur! Devoir! (*Elle souligne ces trois mots en martelant à chaque fois le sol de sa faux.*)

Jean-Victor Poncelet (*fâché*) : -- Ces mots ont mené ma destinée.

La Mort : -- Que d'horreurs commises en les invoquant.

Jean-Victor Poncelet : -- Ne les dénigre pas.

La Mort : -- Il est trop tard. Tu ne comprends rien à rien. Tu as sacrifié ton génie à ces incantations.

Jean-Victor Poncelet (*pensif, introspectif*) : -- Toutes ces années n'ont duré qu'une heure. Une heure que nous voulons éternelle, entourée de l'oubli qui, lui, est éternel.

La Mort : -- Non, tu te trompes. Rappelle-toi de Krasnoï. À ce moment, l'air glacial avait succédé à l'air torride de l'été. Le froid avait anesthésié votre pudeur, vos restes d'humanité, ... jusqu'à votre volonté de vivre. Rappelle-toi de Krasnoï.

Jean-Victor Poncelet : -- Oh! Krasnoï.

La Mort : -- Va, souviens-toi de Krasnoï.

Jean-Victor Poncelet : -- Krasnoï ne fut qu'un prélude.

La Mort : -- Oui, ... un prélude à la marche funèbre de la Grande-Armée. Un prélude à la Bérésina.

Jean-Victor Poncelet : -- Et pour moi, un prélude à la longue marche dans les steppes glacées.

La Mort : -- Tu n'as pas connu l'horreur de la traversée de la Bérésina. Il y avait tant de morts, une véritable épidémie. Ils étaient piétinés, méconnaissables, anonymes, sans intérêt. Il n'y avait plus rien à faire après la traversée de la Bérésina. Je suis alors retournée vers les steppes glacées et je t'ai retrouvé.

Jean-Victor Poncelet : -- Tu t'es collée à moi comme une sangsue de la froidure et tu ne m'as plus quitté.

La Mort : -- J'ai vraiment cru te posséder à ce moment. Vous avez tous, à vingt-cinq ans, une si épaisse carapace d'immortalité que ma victoire n'en aurait été que plus éclatante. Tandis que maintenant ...

Jean-Victor Poncelet (*sur un ton découragé*) : -- Oh! Mon présent n'en finit plus de se dissoudre dans le passé et le futur ne tire plus sur mon présent. ... Tu veux que je me replonge au sein de ces terribles jours par l'imagination du souvenir. Recréer des massacres imaginaires, des amputations imaginaires, des brûlures imaginaires. Entendre à nouveau les cris des Français, les jurons des Allemands, les blasphématoires supplications des Italiens adressées à Dieu et celles des Espagnols et des Portugais adressées à la Vierge Marie. ... Des images, des sons, des odeurs qui se bousculent les uns contre les autres sur mon lit de mort, alors que toute ma vie les avait enfermés dans des coffres-forts.

La Mort : -- À Krasnoï, tes compagnons t'ont laissé pour mort sur le champ de bataille. Mais, je n'ai pu te prendre, il y avait encore en toi trop de vie, trop d'aspirations, trop d'idées non réalisées.

Durant cette dernière réplique, le décor d'un champ de bataille se met en place et la chambre où se trouve le général se retire quelque peu. On peut cependant encore la voir et entendre au milieu des autres bruits, quand c'est possible, le tic-tac de l'horloge, tout au long des autres scènes. Les heures avancent, mais le jour reste le même. Il faut que l'on puisse voir ces détails. Tout en fait se passe durant ces quelques heures. Le reste, les scènes de guerre, la prison, ne sont que souvenirs réactualisés.

Scène 2

Russie, le 18 novembre 1812. Le champ de bataille de Krasnoï après la défaite. Huttes en feu, cris, plaintes, chevaux morts, blessés, sang, fumée, chariots, canons, armes délaissées. Des femmes et des enfants volent les morts, les dépouillent de leurs vêtements. Deux fossoyeurs creusent des tombes et enterrent sur place les cadavres qu'ils trouvent. Poncelet, en uniforme de lieutenant, est blessé à la tête, sans connaissance, abandonné

par ses camarades qui le croient sans vie. La mort vêtue de rouge sang des pieds à la tête, jeune, belle et provocante, se promène sur le champ de bataille et se réjouit à la vue de l'abondante moisson de cadavres, de moribonds, de corps démantelés. Elle rit à gorge déployée. Finalement, les cosaques arrivent sur le champ de bataille et font prisonnier tout ce qui bouge. La toile de fond (qui se déroulera dans la scène suivante pour accompagner les déplacements de Poncelet) pourrait être peinte pour donner perspective de grandeur, d'immensité dévastée, de bivouacs avec feux de camp au loin, tentes, etc. Les cosaques amènent Poncelet au quartier général qui est dans un autre coin de la scène. L'éclairage indique où se passe l'action.

La Mort (*aguichante, s'agenouillant auprès de Poncelet gisant dans son sang*): -- Oh! bel Adonis, donne-moi ton dernier souffle. ... Il dort. ... Mon frère Hypnos l'a-t-il pris sous son aile? Pourquoi lui, lui que je désire? ... Tout ce sang autour de sa tête l'auréole d'une couronne de coquelicots funèbres. Il se refuse à vivre, (*l'observant et prenant sa main et son pouls*) ... et pourtant, il se refuse à mourir. Qu'il est beau dans l'abandon de ce sommeil qui joue à colin-maillard entre la vie et la mort! (*Se redressant, véhémement.*) Mais je saurai t'attendre. Tu m'as conquise. Tu m'appartiens. Tu me reviendras.

Elle part et va vers d'autres morts et mourants. Elle s'arrête devant deux blessés qui se chamaillent.

Premier blessé : -- J'ai mal, aïe, j'ai mal! ... J'ai soif. De l'eau. Donnez-moi à boire. ... Ma bouche est noire de salpêtre ?

Deuxième blessé : -- Bois ta pissée et arrête de te plaindre. Nous avons tous faim, soif, froid et mal. ... Merde! Mais! Où est ma jambe? (*Il la cherche.*) ... Oh mon Dieu! Ma jambe. Ma jambe. Qui a pris ma jambe? Petite maman, tu m'en avais pourtant donné deux au jour de ma naissance. (*Il touche à son moignon.*) Ma main est pleine de sang. Mon sang s'enfuit. Au secours! Au secours!

Premier blessé : -- Maintenant, c'est toi qui cries comme un cochon qu'on égorge. Le mal des autres nous fait rarement mal. Eh? On peut alors se permettre les conseils. Pisse ton sang l'ami, on en fera du boudin noir. Je ne m'en sentirai pas plus mal.

La Mort : -- Ceux-ci sont trop bien portants. Je ne vais pas perdre mon temps. Ils n'arrêtent pas de se chamailler. .. En fait (*faisant mine de donner une explication au public*), je connais ce symptôme. C'est celui de la fraternité déguisée en remontrances bougonnantes.

Premier fossoyeur (*met des membres détachés dans une brouette*) : -- Quel gâchis! Tous ces membres détachés. ... Une tête ici, un tronc avec deux bras par là, une jambe, l'autre, où est-elle? ... Peut-on faire un homme de ceci ou sinon peut-être en faire un Golem? ... Que Dieu me pardonne pour ces pensées. ... À la longue, peut-être cette tête acceptera-t-elle ces membres épars? Se fera-t-elle une raison de cette promiscuité?

Deuxième fossoyeur : -- Arrête de philosopher l'ami. Nous devons enterrer le plus de macchabées possibles avant que la terre ne gèle. Dépêche-toi. ... Je suis sûr que cette tête préfère un corps complet même s'il ne lui appartient pas. Imagine cette tête devant son Juge Suprême à la fin des temps : « Tête, tête, qu'as-tu fait de ton corps? » et elle de répondre « Je l'ai perdue sur les terres de Russie. »

Le premier fossoyeur se dirige près du deuxième blessé.

Premier fossoyeur : -- Voilà une autre jambe, tu peux la mettre avec la tête et le tronc si le cœur t'en dit.

Deuxième blessé : -- Non! Non! C'est ma jambe, je la reconnais. Elle est à moi. Regardez elle fait la paire avec mon autre botte.

Premier fossoyeur: -- Que vas-tu faire de ta jambe? Tu ne vas quand même pas la mettre dans ton havresac.

Deuxième blessé : -- Donne-la moi. Elle est à moi. ... Elle remplacera mon cheval.

Premier fossoyeur : -- Il devient fou, il délire. Une jambe qui remplace un cheval! Achevons-le. Ainsi, nous pourrions enterrer un homme entier même si sa jambe est détachée.

Deuxième fossoyeur (*tranquillement et délibérément*) : -- Il n'est pas fou. ... Il a faim. ...Le froid lui fait oublier sa douleur, mais non sa faim! Viens, laisse-le tranquille.

Premier fossoyeur : -- C'est toi qui es fou. Tu penses vraiment qu'il va manger sa jambe?

Deuxième fossoyeur : -- Ils mangent bien leurs chevaux. J'en ai vu de toutes les couleurs! Viens. Ne nous attardons pas ici.

Passant près de Poncelet.

Deuxième fossoyeur : -- Regarde celui-ci, il est entier.

Premier fossoyeur : -- As-tu vu tout ce sang? Tiens, il commence à ronfler comme une forge. Va-t-il vivre, va-t-il mourir? Pile ou face?

Deuxième fossoyeur : -- Nous ne pouvons l'attendre. Il est si jeune. Peut-être va-t-il s'en sortir cette fois...

Premier fossoyeur : -- Pour mourir sur un autre champ de bataille.

Deuxième fossoyeur : -- Je sais que c'est absurde, mais je vais essayer d'arrêter l'écoulement de son sang.

Il lui fait un bandage à la tête avec un torchon crasseux qu'il sort de sa poche.

Premier fossoyeur : -- Ce champ de bataille est un véritable cimetière.

Deuxième fossoyeur : -- Il ne faut jamais se risquer dans les cimetières, la nuit, sous peine de malheur. Mon père me disait que si l'on y était contraint, on le pouvait, sans dommage, à la condition que ce soit aux heures impaires : neuf heures, onze heures. Dépêchons-nous.

Ils partent et on entend les grincements de la brouette.

Premier fossoyeur (*ton de conversation*) : -- Tu entends les gémissements des roues de ma brouette? D'après les bruits que font les roues de la charrette mortuaire, on peut dire si le mort est sauvé ou non. Si elles tournent sans bruit, c'est qu'il ira tout droit au ciel, si, au contraire, elles grincent, il devra subir une pénitence d'autant plus longue que les grincements seront criards.

Deuxième fossoyeur : -- Celui que tu transportes. Oh! La la, il en aura pour longtemps!

Premier fossoyeur : -- Ah? Pour ça, il en aura pour longtemps.

Deuxième fossoyeur (*regardant autour de lui, en déclamant tristement*) : -- Des pieds, des nez, des mains, des oreilles arrachés par les froids sibériens sont les seuls étendards qui traînent sur ce champ de bataille.

Premier fossoyeur (*sur le même ton*): -- Et les vents déchaînés en sont les seuls hymnes guerriers.

La Mort (*d'un grand geste théâtral et s'adressant à tous les morts*) : -- Je suis votre point de fuite. Je suis la perspective de vos vies effilochées et celle qui disperse vos pauvres restes humains.

Deux cosaques arrivent sur le champ de bataille.

Premier cosaque : -- Ces hommes sont des spectres qui sortent du tombeau, ce ne sont pas des soldats. Ils sont sans armes, sans munitions. Essayons de trouver quelques officiers français et ramenons-les au quartier général. Le feld-maréchal, prince Miliradowitch, et ses officiers désirent en questionner quelques-uns.

Deuxième cosaque : -- Mais que peuvent dire ces pauvres bougres que nous ne savons déjà? Des corps ravagés par la faim et la maladie. Des corps amputés. Des carcasses de canons, des magasins militaires vidés, des wagons éventrés, des chevaux de glace figés dans un galop immobile.

Les deux cosaques se penchent sur Poncelet, il le retourne.

Premier cosaque : -- Regarde, celui-ci est un officier, probablement un lieutenant. Il n'a presque plus de vêtements, mais je crois deviner des restes d'épaulettes.

Deuxième cosaque : -- Il vit. Regarde ses yeux. Il veut les ouvrir. (*Se penchant sur la poitrine de Poncelet.*) Son cœur bat. Aide-moi. Amenons-le au quartier général. Nous en profiterons pour nous réchauffer et boire un coup.

Les cosaques entraînent Poncelet en le prenant sous les aisselles. À l'autre bout de la scène, le quartier général russe à Krasnoï, séparé par une cloison du champ de bataille. Il y a trois portes donnant sur cette pièce dont une s'ouvrant sur le champ de bataille. Un feu de cheminée, des chandeliers sur une table, quelques chaises, au mur : une peinture représentant l'empereur Alexandre et une carte géographique de la Russie. On entend, venant d'une autre pièce, dont on ne voit que la porte fermée, des bruits accompagnant un repas de fête. Mais comme le quartier général est à un bout de la scène, on continue de voir le champ de bataille, fantomatique, silencieux, et toujours, à l'extrémité opposée de la scène et en retrait, la chambre du général mourant. À la table sont assis deux officiers, ils reçoivent le lieutenant Poncelet très courtoisement. Poncelet chancelant tend son épée.

Jean-Victor Poncelet (*s'exprimant avec difficulté, on ne comprend pas très bien son nom*) : -- Jean-Victor Poncelet, lieutenant en génie attaché à l'État-major général du Génie.

Le premier officier s'avance prend l'épée de Poncelet et la lui remet en souriant.

Premier officier : -- Assoyez-vous, Monsieur le lieutenant. Un verre de vin? (*Il tend un verre de vin que Poncelet accepte, on sent qu'il peut à peine parler.*) Un honnête vin, loin d'être aussi bon que le Chambertin que boit votre Napoléon. On m'a dit qu'il boit une bouteille de son vin préféré tous les soirs, tandis que ses soldats meurent de faim, de soif et de froid.

Poncelet boit le vin. Trop vite. Il essaie de montrer son calme et sa dignité, mais la faim, la soif, le froid, les blessures le rendent vulnérable à la gentillesse.

Deuxième officier (*riant*) : -- Le général Wilson m'a dit que Jérôme Bonaparte se baigne tous les jours dans un bain de vin que doit lui procurer la ville de Varsovie. Quelle famille! Croyez-vous que ses serviteurs boivent ensuite ce vin ?

Premier officier (*remplissant de nouveau le verre de Poncelet*) : -- Ne taquez pas notre pauvre lieutenant. ... Buvons plutôt en l'honneur de l'anniversaire de la Saint-Michaël. (*S'adressant à Poncelet.*) Saint Michaël est le patron de notre feld-maréchal.

Jean-Victor Poncelet (*parlant avec difficulté, hésitant*) : -- Non. Non ... (*Ils élèvent leur verre mais ne le boivent pas encore.*) Permettez-moi. ... Buvons, plutôt, à la fin de cette guerre. Mais (*prêtant l'oreille*), j'entends des vers français venant de cette pièce ..(*il répète lentement et délibérément ce qu'il entend*) ... « La gloire de saint Michel chassant les anges rebelles du paradis ... ».

Premier officier (*le verre toujours levé, prêt à porter un toast*) : -- Nous avons avec nous un commissaire de guerre de votre armée. Un prisonnier de marque. Il est invité à la table de notre feld-maréchal. ... Il semble beaucoup plus diplomate que vous et se prête plus facilement à nos toasts!

Deuxième officier (*de nouveau sérieux et sévère*) : -- Vos compagnons vous ont abandonné sur le champ de bataille. Vous êtes notre prisonnier, vous partirez demain vers Saratoff avec un convoi de prisonniers. (*Il va vers la carte et lui indique le trajet, tenant toujours son verre.*)... Par contre, ce soir, vous êtes notre invité. (*En souriant.*) L'habit n'est pas de rigueur! Cependant, vous trouverez dans la chambre, que nous mettons à votre disposition pour cette nuit, (*il indique la troisième porte*) des habits qui remplaceront avantageusement ces restes d'uniforme.

Premier officier : -- Bon! Mais premièrement, buvons ce verre et portons un toast à la fin de cette guerre.

Tous les trois : -- À la fin de cette guerre! (*Ils boivent leur vin.*)

Poncelet sort quelques minutes par la porte indiquée et revient vêtu d'habits plus présentables. Il porte toujours un bandage à la tête, mais celui-ci n'est plus le torchon crasseux du début. Durant ce temps, des serviteurs ont mis une nappe blanche sur la table, apporté d'autres bouteilles de vin, des assiettes et des plats d'argent contenant de la nourriture. Les deux officiers et Poncelet prennent place à la table.

Deuxième officier : -- Nos cuisiniers sont tellement ingénieux. Ils réussissent à fabriquer des ragoûts de viande avec de lointains effluves de viande. Bon appétit. Profitez de chaque bouchée. Je ne sais quand, vous aurez l'occasion de faire un aussi bon repas!

Jean-Victor Poncelet regarde avec attention le deuxième officier.

Jean-Victor Poncelet : -- Mais, ... je vous connais! Nous nous sommes rencontrés à Paris. Vous avez étudié à l'École Polytechnique. Vous y étiez déjà, depuis deux ans, lorsque j'y fis mon entrée. Vous êtes ... Yvan Dorinovitch.

Deuxième officier : -- Oh ça alors! Voilà, ... vos traits me semblaient familiers ... vous êtes ... Jean-Victor Poncelet! Je n'avais pas saisi votre nom lorsque vous vous êtes présenté. Je ne vous reconnaissais pas sous ces bandages et ces lambeaux. (*Il se lève et lui donne l'accolade.*) Quelle joie de vous revoir! Ou plutôt, quelle joie de te revoir. ... (*Il se rassoit.*) Que de souvenirs, soudainement! ... Paris, ... la belle vie, les jolies femmes, le bon vin, les copains, ... les fêtes....La joie, l'insouciance, la jeunesse. Tout ceci me semble tellement loin. ... Paris, ses rues, ses avenues, ses monuments. ... Que j'aimerais revoir Paris! ... (*Riant soudainement.*)

Jean-Victor Poncelet (*nostalgique*) : -- Paris, ... La Seine et ses ponts. ...

Deuxième officier : --Te souviens-tu de cette nuit où je t'ai ramené ivre mort chez toi? Tu souffrais d'incontinence verbale et d'autres ... disons, encore plus liquides! Tu déparlais glorieusement et dégorgeais copieusement. C'était, si je me souviens bien, la première fois que tu te soûlais. Les voisins voulaient te mettre à la porte. Quel chahut!

Jean-Victor Poncelet (*d'un ton un peu scandalisé*) : -- Et ce fut la dernière! Je t'assure. C'était la première fois que je buvais de la Vodka : un poison de feu surnois qui coulait dans mes veines. Quelle différence avec la douceur de nos vins de pays.

Premier officier : -- Ne méprisez pas notre Vodka. Un jour, elle vous sauvera peut-être la vie.

Jean-Victor Poncelet : -- J'ai l'impression de rêver. ... Hier, essayant d'avaler à contrecœur un peu de viande de cheval crue sous un froid de vingt-cinq degrés sous zéro.

Deuxième officier : -- Aujourd'hui, blessé à la tête, abandonné par tes compagnons qui te croient mort.

Jean-Victor Poncelet : -- Je suis recueilli par vos cosaques qui m'amènent devant vous dans cette salle où pétille un vrai feu de bois. Et t'entendre maintenant, toi, mon ami, me vanter les charmes de Paris ...

Premier officier : -- Profitez de cette nuit. Votre rêve, malheureusement, se terminera au lever du jour. La marche est longue jusqu'au bord de la Volga, 300 lieues de froid qui ne pardonnent pas.

Deuxième officier : -- Très peu de prisonniers y parviennent.

Premier officier : -- Et Saratoff n'est pas le paradis terrestre. Même si, après le froid des steppes, elle semble être la terre promise.

Jean-Victor Poncelet : -- Pourquoi nous envoyer si loin? On m'a dit que la Russie regorgeait de prisons.

Deuxième officier : -- Nous craignons un retour éclair de Napoléon. Nous envoyons les prisonniers le plus loin possible, car nous redoutons une rébellion si son retour devait s'annoncer.

Premier officier : -- Nous avons cent mille prisonniers gardés par les cosaques qui marchent tout au long des chemins de Russie.

Jean-Victor Poncelet : -- Vos cosaques sont champions dans l'art du knout à ce qu'on m'a dit.

Deuxième officier : -- Il y aura une distribution de pain noir tous les jours.

Premier officier : -- Nos paysans vous recueilleront certains soirs dans leur humble chaumière.

Jean-Victor Poncelet (*comme pour s'encourager*) : -- Vous n'avez pas réussi à battre Napoléon.

Deuxième officier : -- Vous avez perdu 30 000 chevaux en quatre jours. Nous connaissons, avec précision, l'état de dénuement qui accable la Grande-Armée ...

Premier officier : -- Qui n'a plus de grandeur que son nom. ... Notre Tsar avait pourtant averti le Comte de Narbonne. Il lui avait dit qu'il était convaincu que Napoléon était le plus grand général d'Europe, que ses armées étaient les mieux entraînées, que ses lieutenants étaient les plus courageux. Mais, avait-il ajouté : « L'espace est une barrière. Si je me retire avec mon peuple devant cette magnifique armée, si je laisse le temps, les déserts, le climat défendre la Russie pour moi, peut-être, alors, aurai-je le dernier mot sur la plus formidable armée des temps modernes. »

Deuxième officier : -- On m'a dit que Napoléon en fut très impressionné. Mais les jeux étaient faits. Il voulait marcher à la tête des nations de l'Europe. Deux lui tenaient tête : La Russie et l'Angleterre. Il allait écraser l'une, tout en triomphant de l'autre. Son esprit l'éleva au-dessus des éléments qu'ils croyaient pouvoir dominer comme les nations. Ses succès le rendaient invincible.

Premier officier : -- Il croyait qu'un simple coup porté au cœur de notre empire, à Moscou, le mettrait entier à sa merci. Il s'est heurté à un stratège implacable : notre grand général Hiver.

Jean-Victor Poncelet (*découragé*) : -- L'été avait pourtant été terrible.

Deuxième officier : -- Oui, nous savons. Vous aviez perdu le tiers de vos effectifs en hommes, bêtes, armements et nourriture.

Premier officier : -- L'été avait sapé votre moral.

Deuxième officier : -- Nous étions très bien renseignés sur l'état de la Grande-Armée : 530 000 hommes traversèrent le Niemen, 1000 canons, 30 000 wagons, 150 000 chevaux, plusieurs milliers d'officiers et d'aides de toutes sortes.

Premier officier : -- Le tiers de cette armée était composé de soldats français, le reste de Belges, de Carinthiens, de Croates, de Dalmatiens, de Saxons, de Bavares, de Polonais, d'Autrichiens, d'Espagnols, de Portugais, de Danois, de Suisses, de Prussiens, et j'en passe.

Deuxième officier : -- Votre armée était une vraie tour de Babel.

Premier officier : -- Vous traitiez vos alliés comme des chiens. Les Polonais et les Allemands ne recevaient pas de fourrage pour leurs chevaux ni de ration pour eux-mêmes.

Deuxième officier : -- Ils n'osaient s'approcher d'un feu allumé par un Français pour chasser les moustiques la nuit ou pour se réchauffer les soirs de pluie. ... Ils étaient repoussés sans pitié. ... Quelle haine entre ces nations!

Premier officier : -- Mais que pouvaient faire les Français sans eux?

Jean-Victor Poncelet (*tristement*) : -- Tout cela m'accable. Mais, je ne peux nier les faits. Depuis le début de l'été, nous poursuivions une armée fantôme qui ne laissait derrière elle que des champs brûlés et des villages abandonnés.

Premier officier : -- Une armée qui se défilait devant vous, en ordre, sans abandonner un seul canon.

Deuxième officier : -- Vous avanciez en désordre dans les ornières creusées par les wagons de notre armée.

Jean-Victor Poncelet (*lentement, puis crescendo*) : -- Les piqûres d'insectes, ... la soif que l'eau stagnante ne parvenait pas à éteindre, ... la poussière suffocante qui emplissait les narines, qui empêchait de voir, qui parcheminait la gorge. Vous n'avez aucune idée de l'épaisseur du tunnel de poussière qui nous enveloppait et sur lequel les rayons du soleil dansaient une gigue démoniaque. On était dans un four, on suffoquait, même la nuit ne parvenait pas à rafraîchir le fond de ce tunnel. ... (*Puis d'un ton réflexif.*) Plusieurs centaines de jeunes gens se suicidèrent ne pouvant plus supporter la poussière qui rendait fou.

Deuxième officier : -- Ou alors, c'était la pluie, qui transformait cette poussière en boue insidieuse et qui, la nuit, vous faisait grelotter.

Jean-Victor Poncelet (*haussant le ton*) : -- Les chevaux devaient rester sellés à cause de la menace constante des cosaques qui étaient eux aussi comme des insectes. ... Allons, messieurs, je m'enflamme. Pardonnez à ces souvenirs qui m'empêchent de faire honneur à ces mets. ... Mais, ... ces tourments ont pris la vie de plusieurs de mes camarades.

Premier officier : -- Nous pouvions, en regardant un champ ou un village, deviner aussitôt s'il avait été traversé par votre armée ou par la nôtre. Nos excréments respiraient la santé, les vôtres n'étaient que de la chiasse liquide. Vous n'aviez plus comme nourriture que de la viande de cheval qui vous donnait la dysenterie. Vos chevaux et vos hommes avaient la colite et la diarrhée.

Deuxième officier (*en riant*) : -- Ce n'est guère une conversation de table! Heureusement que la gent féminine ne l'honore pas de sa présence.

Jean-Victor Poncelet : -- Il y a tellement d'espace pour la poussière et la boue dans cette Russie. Tout se perd dans ce paysage, même les villages et leurs habitants.

Premier officier : -- On m'a dit que, lorsque vous alliez voir vos officiers supérieurs pour obtenir de la nourriture pour vos chevaux, ils vous répondaient que leur devoir était de vous envoyer à la bataille et non de vous nourrir.

Deuxième officier : -- J'ai vu vos chevaux en être réduits à manger le toit de chaume des maisons non encore brûlées.

Premier officier : -- J'ai vu des soldats à plat ventre boire l'urine des chevaux dans les fossés; ces pauvres chevaux qui parfois devaient rester 30 heures sans boire ni manger.

Jean-Victor Poncelet : -- Nous sommes enfin arrivés devant Moscou. Personne n'est venu à notre rencontre nous remettre les clefs de la cité. Les Russes préféraient émigrer en Sibérie plutôt que de se soumettre à Napoléon.

Premier officier : -- Et vous semblez surpris!

Jean-Victor Poncelet : -- Moscou brûlait. La nuit, à quatre milles du foyer principal, nous pouvions lire une lettre comme en plein jour. Enfin, malgré tout, nous sommes entrés à Moscou. Il restait assez de vin et de nourriture pour remplir nos ventres vides. Notre moral remonta.

Deuxième officier : -- Les quelques prisonniers russes que vous avez faits nous ont raconté qu'ils n'avaient jamais rencontré une armée si puante. Vous ne vous étiez pas lavés depuis votre départ de Paris et vous disiez que nous, les Russes, étions des barbares.

Premier officier : -- Et que vos alliés étaient des chiens.

Deuxième officier : -- Il n'y avait aucun sentiment chrétien dans votre armée.

Premier officier : -- Aucun chapelain ne vous accompagnait. Croyiez-vous à une vie dans l'au-delà?

Deuxième officier : -- Sauf, bien entendu à l'article de la mort.

Premier officier : -- Soudainement, Dieu acquérait une popularité due à la panique de vos athées devant leur fin imminente.

Deuxième officier : -- La moitié des églises brûlèrent complètement et l'autre moitié fut fortement endommagée. Un véritable sacrilège.

Jean-Victor Poncelet (*accusateur*) : -- C'est vous qui avez mis le feu à Moscou. Vous aviez même retiré tout ce qui nous aurait permis d'arrêter le feu. Nous n'avons pu trouver

un seul boyau d'arrosage. Nous voulions nous arrêter, nous reposer et prendre nos quartiers d'hiver à Moscou mais Napoléon réalisa les dangers d'un hiver moscovite et donna l'ordre de repartir.

Les dialogues qui suivent se font sur un ton plus calme, repu, comme après un bon repas, un ton qui constate plus qu'il n'accuse.

Deuxième officier : -- Notre Tsar, lui, refusait toujours de signer la paix. Ses prédictions se réalisaient.

Premier officier : -- Il était beaucoup trop tard pour vous. L'hiver arrivait au grand galop.

Jean-Victor Poncelet : -- Les prisonniers russes nous avaient avertis. Ils nous disaient que, dans moins de quinze jours, le froid sévirait, que nos ongles tomberaient, que nos armes s'échapperaient de nos mains engourdies et de nos doigts à moitié pourris par la gangrène.

Deuxième officier : -- Vous avez quitté Moscou en faisant sauter tout ce qui restait encore debout.

Premier officier : -- La perte de Moscou n'est pas la perte de notre mère patrie.

Deuxième officier : -- Moscou a brûlé, mais notre mère patrie sait guérir ses plaies.

Jean-Victor Poncelet : -- Larrey, notre chirurgien en chef qui, à Borodino, a dû, en vingt-quatre heures, faire deux cents amputations, dit qu'il n'avait de toute la campagne d'Espagne souffert autant.

Premier officier : -- La souffrance n'enseigne pas.

Jean-Victor Poncelet : -- Un jour, j'ai entendu le maréchal Ney dire : « Ceux qui en reviendront auront les couilles attachées avec du fil de fer. »

Premier officier : -- Et les autres?

Deuxième officier : -- Les autres qui avaient les couilles gelées se mettaient un fusil dans la bouche.

Jean-Victor Poncelet : -- Après quelques heures, un cheval mort devenait gelé dur comme fer. Nous n'avions pas le temps d'attendre pour le cuire. Alors, tandis qu'avec peine, les pauvres chevaux marchaient encore, on les saignait pour se faire rapidement du boudin sanguinolent ou un genre de sorbet au sang cru, quand il n'y avait pas de feu.

Deuxième officier (*accusateur, soudainement*) : -- Oh! Mais j'ai vu pire. Vous coupiez à même leur cou, leurs flancs et leurs cuisses, des tranches de viande. Ils étaient devenus

des charognes ambulantes; le froid empêchait le sang de couler et les engourdissait. Ils ne ressentaient pas la douleur, ils étaient anesthésiés.

Premier officier (*pensif*) : -- Oui, c'est vrai, le froid arrête les hémorragies et limite les infections.

Deuxième officier : -- Ils pouvaient ainsi marcher quelques jours.

Premier officier : -- Puis, petit à petit, la couleur du sang coagulé passait du rouge à un jaune chargé de pus.

Deuxième officier : -- Les prédictions des prisonniers russes se réalisaient. Vous perdiez des parties de votre corps. Vos doigts de pieds, de mains, vos oreilles, vos nez tombaient.

Jean-Victor Poncelet : -- Nous ne nous en apercevions même pas. La glace se gonflait dans nos vêtements, elle coupait la circulation sanguine. ... Il n'y avait aucune douleur au début.

Premier officier : -- Seulement un engourdissement, un abêtissement généralisé.

Jean-Victor Poncelet : -- Un immense linceul blanc nous séparait de nos sensations.

Premier officier : -- Vous étiez des spectres, des automates dont la mécanique déréglée avait encore le pouvoir de vous faire avancer quelques pas.

Jean-Victor Poncelet: -- Dès que ce pouvoir s'éteignait, nous nous allongions et nous mourions.

Premier officier: -- Si l'ordre avait prévalu à Smolensk, vous auriez pu avoir assez de fourrage et de farine pour refaire vos forces. Mais vous étiez au-delà de l'organisation, de la civilité, de l'obéissance, de toute humanité. Tout fut gaspillé ou volé par le plus fort qui s'empiffra honteusement et revendit à des prix usuriers ce qui devait appartenir à tous. Vous avez repris la route, encore plus affaiblis qu'à votre arrivée.

Jean-Victor Poncelet (*montre des signes de fatigue, touche son bandeau, et en hésitant*) : -- Oui, mais nous reviendrons. ... Nous n'avons pas perdu la guerre, ... à peine une bataille. Napoléon reviendra.

Deuxième officier : -- Notre ami est épuisé, laissons-le se reposer. Mais dis-moi : Après l'École Polytechnique, tu es parti pour Metz n'est-ce pas?

Jean-Victor Poncelet (*en cachant un bâillement*): -- Oui. J'ai fait l'École d'Application à Metz.

Deuxième officier : -- Nous avons besoin de bâtisseurs de ponts, d'ingénieurs capables de tracer des plans pour édifier des blockhaus, des forts, des redoutes, des hôpitaux.

Premier officier : -- Pourquoi ne pas vous joindre à nous? Pourquoi accepter ce sort atroce qui vous attend sur la longue route vers Saratoff.

Deuxième officier : -- Très peu de prisonniers parviennent dans ces prisons lointaines. L'hiver est particulièrement cruel. Pourquoi perdre tout ce talent qui t'habite, ces longues années d'apprentissage?

Jean-Victor Poncelet (*tout à fait réveillé, fier comme un coq*): -- Messieurs, je vous remercie de votre hospitalité. Permettez-moi de me retirer, vous l'avez dit, la route est longue jusqu'à Saratoff. Adieu, Yvan Dorinovitch. Je vous attendrai à Paris, après la guerre.

Poncelet se retire et les deux officiers continuent leur conversation.

Deuxième officier : -- Quel dommage qu'il n'accepte pas notre offre.

Premier officier : -- Quel dommage qu'il soit aussi fier que nous!

Deuxième officier : -- Jean-Victor était considéré comme l'un des étudiants les plus prometteurs de sa division. Il avait le défaut de ne pas ménager sa santé et fut attaqué de fièvre intermittente rebelle. Sa santé reste précaire, il ne pourra jamais survivre à cette longue marche.

Premier officier : -- La situation est terrible sur les routes. Je viens de recevoir un rapport qui m'a donné la chair de poule. Cinquante prisonniers ont été brûlés vifs et cinquante autres enterrés vivants par les paysans. Les paysans, parfois aidés par les cosaques, volent les vêtements des prisonniers et les abandonnent nus sur les routes. L'empereur n'y peut rien. Ces paysans croient accomplir un acte patriotique en tuant un prisonnier.

Deuxième officier : -- Comment les convaincre du contraire quand ils ont vu la Russie se sauver lâchement devant elle-même en ne laissant que des cendres sur sa retraite. Ces paysans ont tout perdu. Ils ne comprennent pas la stratégie de nos généraux.

Premier officier : -- La brutalité amène la brutalité. La Bible ne nous enseigne-t-elle pas « Œil pour œil, dent pour dent »?

Deuxième officier : -- N'avons-nous rien appris au cours de tous ces millénaires?

Premier officier : -- Je me demande parfois si Napoléon n'a pas été plus cruel que nous envers sa Grande-Armée.

Deuxième officier : -- Allons nous coucher, tu dis n'importe quoi!

Premier officier : -- Je ne blague pas. L'histoire jugera.

 Scène 3

La longue marche vers Saratoff, au bord de la Volga. Au début, Poncelet se remémore des souvenirs de la retraite et petit à petit s'évade par la vie de l'esprit, il marche sans se rendre compte des horreurs et embûches qui jonchent son parcours. Un monologue ou parfois dialogue avec la mort et quelques dialogues avec des compagnons d'infortune et des cosaques. La mort est une jeune fille de blanc vêtue. Ses cheveux sont des glaçons. Elle est habillée de glace et de neige. Elle est fardée de blanc. Elle est grande et mince et porte une faux de cristal. Aussi blanche qu'elle était rouge et noire dans la scène précédente. Il faut créer l'illusion que Poncelet parcourt des centaines de lieues (1200 kilomètres font approximativement 300 lieues) durant cinq mois, alors que se dérouleront, derrière lui, des décors peints sur une longue toile. Des villages, des paysans, des chaumières isolées, quelques chiens errants, des rivières, des bois, des chariots renversés, des objets abandonnés. Un ciel étoilé, des paysages de neige infinis, le jour, la nuit défilent, la neige aveuglante de blancheur des steppes glacées et la nuit profonde accompagnée de la Voie lactée. Des prisonniers s'avancent sur un chemin encadrés par des cosaques.

Soldat prisonnier (*s'arrêtant de marcher et s'adressant à Poncelet*) : -- Tuez-moi, je n'en peux plus, tuez-moi, je ne ferai plus un seul pas.

Jean-Victor Poncelet : -- Calme-toi, viens, bois une gorgée d'eau. Il y aura une étape dans une lieue. Encore un petit effort.

Soldat prisonnier : -- Non, non, je veux mourir tout de suite et non à petit feu d'épuisement, de froid, de faim. Aidez-moi à mourir, non à vivre.

Un cosaque s'approche.

Premier cosaque: -- Avancez, que se passe-t-il?

Soldat prisonnier : -- Tuez-moi! Je vous en supplie. Tuez-moi

Jean-Victor Poncelet : -- Non, ne le tuez pas, je vais m'en occuper.

Soldat prisonnier : -- La mort est un bienfait, tuez-moi. Voici ma poitrine.

Poncelet essaie de s'interposer.

Premier cosaque: -- Pourquoi te refuserais-je ce bienfait que tu réclames? Voilà, ... meurs!

Le cosaque le transperce de sa lance, la colonne continue sa marche et le corps du soldat est laissé derrière. D'autres prisonniers fouillent ses vêtements, son havresac pour

trouver des miettes de nourriture ou des objets utiles. La colonne se reforme à coups de knout distribués généreusement. On entend des jappements, des murmures, des hurlements de loup, de temps en temps, pendant que la colonne avance.

Premier cosaque (*s'adressant à Poncelet*) : -- Pourquoi t'opposer à cette mort. Ce sera bientôt ton tour. Cette nuit sera encore plus froide. Tu t'endormiras et ne te réveilleras plus.

Jean-Victor Poncelet (*exténué, avec un ton d'incantation, se parlant à lui-même*) : -- Non, je vivrai. Poncelet sauvera Poncelet. Toutes ces études que j'ai faites, toutes ces idées que j'ai couvées n'enrichiront pas le sol de la Russie. Je retournerai en France. Je suivrai l'exemple de Mellé. Il disait si je sauve mon cheval, lui à son tour me sauvera. Je suis encore plus démuné que Mellé, il ne me reste que moi, mais si je sauve Poncelet, lui, à son tour, me sauvera.

Premier cosaque: -- Pauvre toi, tu divagues. Ta fin approche.

Jean-Victor Poncelet (*reprenant un peu d'énergie à ce souvenir*) : -- Non! Écoute-moi, je vais te raconter la belle histoire d'un cheval nommé Cadet. Son maître, Mellé, un dragon français, croyait dur comme fer que, s'il sauvait son cheval, son cheval, à son tour, le sauverait. Mellé et Cadet avaient participé aux campagnes de Napoléon, depuis 1806, en Prusse, en Pologne, en Espagne et en Allemagne. Je les ai rencontrés pour la première fois durant la campagne de Russie. J'ai vu Mellé faire un trou, à coups de pic, dans la glace, au milieu du lac, afin de trouver de l'eau pour son cheval. Je l'ai vu se faufiler derrière les lignes ennemies pour lui rapporter du fourrage et de la paille. La dernière fois que j'ai vu Mellé, il était sur un toit en flamme essayant de voler un peu de chaume pour le nourrir. Il me disait : « Je suis arraché à ma mort dès que je pense à mon cheval. C'est lui qui me sauve. Moi je ne lui donne qu'un peu d'eau et de fourrage. » C'est une belle histoire. Non?

Premier cosaque : -- Attends, à mon tour de te raconter une autre histoire. J'ai vu, avant que la terre ne gèle, un de vos soldats amputés de ses deux jambes se réfugier dans la carcasse d'un cheval qui venait de mourir au bord d'un ruisseau. Il prit la cervelle encore chaude du cheval et s'en coiffa pour se protéger du vent. Quelques jours plus tard, je l'aperçus de nouveau. Il n'avait pas bougé. Il se nourrissait des tranches de chair qu'il découpait à même la carcasse qui lui servait de maison. Il buvait l'eau du ruisseau. Une eau stagnante remplie de membres épars et de cadavres. (*Véhément.*) Vous n'êtes plus que des charognards. Vous serez, pour un temps, sauvés par des charognes, le temps de devenir, vous-mêmes, charognes pour d'autres charognards. .. Qu'en pense Monsieur le lieutenant?

Jean-Victor Poncelet (*devient véhément à son tour*) : -- Non, non! Je rêve. Je vais me réveiller à Metz. Je suis au théâtre : je joue le rôle d'un prisonnier de guerre. Mon âme va me reprendre et me ramener à mon quotidien, à mes vanités, à mes convoitises normales. Ce rôle m'impose la sensation de faim et de froid. Je me débats dans les affres de la soif et de la maladie. Mon corps est saturé de souffrance et pourtant il avance encore vers elle.

... Non, non, non! Ce n'est pas la fin. J'ai de l'énergie, beaucoup d'énergie, il me faut seulement la trouver, la dénicher là où elle se terre.

Il s'assoit épuisé. La Mort s'approche de lui.

La Mort (*aguichante et raisonnable*) : -- Pourquoi te débattre ainsi. Tu es un insensé. Dépouille-toi du poids de cette humanité assoiffée, pleine de rhumatismes et d'engelures. Envole-toi comme l'oiseau. Pourquoi résistes-tu? ... Tes traits commencent à prendre la couleur de l'argile et perdent leur cohérence de chair.

Jean-Victor Poncelet : -- C'est encore toi, ma Mort?

La Mort (*tendrement*) : -- Oui. Je suis **ta** Mort et je suis **la** Mort. Je suis l'insaisissable ambiguïté du particulier insoutenable et de l'universel anonyme. Je ne suis là que pour toi ... et je ne suis là que pour tous. Je te surprendrai comme un voleur mais tu me côtoies tous les jours. Plus tu te familiarises à ma présence et plus je te deviens étrangère. Plus tu m'apprivoises, plus tu me rends distante.

Jean-Victor Poncelet (*doucement*) : -- Ma Mort, tu es toute blanche. Je te reconnais sous ce déguisement de neige et de givre, arborant ta faux de cristal. Tu me renifles comme un morceau de choix. Je n'ai plus que la peau sur les os. Tu ne feras certes pas bombance avec moi.

La Mort (*maternelle*) : -- Tant d'obstination dans ce corps que la faim et le froid s'amuse à torturer. Viens, ... viens te reposer contre moi.

Jean-Victor Poncelet (*fait un monologue et oscille entre le découragement et l'espoir d'une phrase à l'autre*) : -- Non, ... je ne t'écouterai pas. ... Voilà, ... je fais le point. ... Il faut que je me souviene. ... J'étais sous les ordres du colonel Bouvier qui avait été chargé de la démolition de Smolensk. ... Oui, c'est bien ça. ... Nous étions restés à Smolensk avec l'arrière-garde de l'armée. Il reçut l'ordre, à notre sortie de cette ville, de prendre le commandement des troupes de génie. Ensuite, ... ensuite ... à Krasnoï. Les Russes y étaient déjà installés avec trente ou quarante mille hommes? ... Avec trente, ou quarante mille hommes? ... Je ne sais plus. ... Le Maréchal Ney nous fit charger à la baïonnette afin d'enlever les batteries de l'ennemi; ce fut là que mon colonel ainsi que les deux autres capitaines du génie furent tués par la mitraille. ... Je n'eus que mon cheval tué sous moi, mais j'ai tout perdu : chevaux, effets personnels, argent. (*Se regardant les mains.*) ... Il ne m'est resté que cette vie. Que cette vie que tu veux me prendre, toi, ma Mort. ...

La Mort l'entoure de ses bras.

La Mort : -- Voilà, tu deviens raisonnable. Dors, là, doucement. Je te prends dans mes bras.

Jean-Victor Poncelet (*continue à exercer sa mémoire, lentement, il ne réagit pas aux suggestions de la Mort*) : --Je fus blessé ... et fait prisonnier tandis que le maréchal Ney se retirait avec les débris de son corps d'armée. ... Oui, c'est bien ça. ... (*Puis avec entrain et joie.*) Je vis. ... Ma mémoire fonctionne toujours. C'est merveilleux. ... Elle imprimera un journal de route qui me tiendra compagnie et que je pourrai relire, chaque soir, à la lumière de la Voie lactée.

Premier cosaque (*poussant brusquement Poncelet pour le forcer à se relever*) : -- Avance! ... Tu as les yeux dans le vague. Réveille-toi. Autrement tu seras laissé, seul, et les loups se régaleront de la moelle de tes os. Avance! La prochaine fois je t'abats sans avertissement.

Un soldat avec une jambe de bois, prisonnier aussi, se place alors derrière Poncelet et tente, tant bien que mal, de le suivre. Poncelet ne réalise pas sa présence. Il fait noir. La colonne marche toujours. Les étoiles et la Voie lactée apparaissent sur la toile qui défile derrière les acteurs.

Soldat à la jambe de bois (*s'adressant au cosaque*) : -- Ne vous en faites pas, je veillerai à ce qu'il ne retarde plus l'avance de la colonne.

Jean-Victor Poncelet (*se remettant en marche, et continuant son monologue comme si de rien n'était*) : -- Qu'il est bon d'avoir une mémoire, je dois la préserver, la garder au chaud. C'est elle qui me rassemble et me ramènera dans mon pays. ... Je marche, et je marche et je marche. ... Oui, mais aujourd'hui, je me suis rendu compte qu'il me faut compter sur ma mémoire. C'est elle, l'amie, qui me gardera en vie. Je la sauverai et elle me sauvera. ... Il a commencé à geler à la fin d'octobre. ... Nous dormions à même le sol et un matin, j'ai déchiré mon manteau en essayant de le sortir des griffes du gel qui le retenait à la terre. ... J'ai tellement soif. ... Mais, ça prouve que je vis si je ressens la soif. ... C'est bon d'avoir soif. La soif coule dans mes veines comme une vie nouvelle. ... Je vis. ... (*Il prend une grande respiration. Regardant les étoiles.*) Les étoiles sont si proches que je pourrais presque les toucher. Elles sont si brillantes, mais, ... leur feu me glace. La beauté est si proche ... et si loin. ...

La colonne s'arrête. Un feu de camp peut apparaître sur la toile de fond. Tous se couchent les uns contre les autres, près du feu. Il fait noir. Un silence percé de loin en loin par le hurlement des loups. Quelques instants passent, puis l'aube se lève. Poncelet, qui s'est levé avant les autres, regarde au loin.

Jean-Victor Poncelet : -- Que c'est étrange de voir les ornières du chemin s'élaner à perte de vue et donner l'impression de se rejoindre en un point lointain. (*Représenter sur la toile qui défile un tel chemin.*) Je ne pourrai jamais atteindre ce point. ... Même si je marche des jours et des jours, ce point sera toujours aussi lointain. ... C'est un point qui, comme la Russie tout entière, fuit et fuit jusqu'à notre épuisement. ... C'est un point à l'infini. ... Mais ... voyons, les lois de la perspective telles que redécouvertes par Brunelleschi nous permettent de représenter sur un tableau un chemin se perdant vers un

point horizon. Mais ce point horizon, ... il est dans le tableau. Ce point horizon, c'est moi qui le perçois. Il naît de mon point de vue. ... Je pars de moi pour explorer le monde.

Les mouvements reprennent dans le camp. Les feux s'allument. Le soldat à la jambe de bois et la Mort suivent toujours Poncelet.

Soldat à la jambe de bois (*en tendant une tasse*) : -- Mon Lieutenant, j'ai trouvé un peu de poussière de feuilles de thé. Buvez, c'est chaud.

Jean-Victor Poncelet : -- Merci. (*Il sourit abstraitement sans se rendre compte de ce qu'on lui offre et reprend aussitôt sa méditation. Il parle lentement.*) Brunelleschi, homme de la Renaissance. Si je sors de cet enfer de glace, j'irai à Florence admirer son dôme. ... La Renaissance, moment fondamental où l'homme revêtu d'une fierté nouvelle écarte la vision absolue de Dieu et devient **lui-même** la source du rayonnement qui éclaire et ordonne les objets du monde. ... **Je** (et non Dieu) vois ces deux droites parallèles se rencontrer dans un point à l'horizon. ... Mais où est ce point à l'infini? ... L'horizon forme-t-il une droite? Ou un cercle? ... La droite à l'infini? ... A-t-on besoin de nouveaux principes pour résoudre toutes ces questions? ... Comment faire une géométrie qui s'approprie tous ces points à l'infini, qui les intègre dans sa structure au même titre que tous les autres points accessibles? ... Une géométrie qui tiendrait compte de l'homme et de ses points de vue. ... Comment agencer tous ces points de vue disparates?

La colonne se remet en marche.

La Mort (*marchant aussi derrière Poncelet*) : -- Son esprit s'envole suivant le cours capricieux des droites infinies. Je n'ai plus d'emprise sur lui. Ces étendues qui font mourir ses compagnons grisent son esprit de constructions géométriques. J'ai l'impression qu'il est prêt à rendre son dernier soupir, mais, aussitôt, son esprit se pointe et me tient tête. (*Songeuse.*) J'ai souvent eu maille à partir avec des gens de son acabit : des mathématiciens, des géomètres. ... Je prends rendez-vous. Tout s'annonce bien. Puis, soudain, leur esprit s'égare dans un théorème et ils en oublient leur rendez-vous. Ils me font perdre mon temps. (*S'adressant à Poncelet.*) Arrête, écoute-moi! Qu'est-ce que c'est que ce point à l'infini que tu matérialises sans cesse au devant de toi et que tu sembles suivre inexorablement.

Jean-Victor Poncelet : -- Regarde les deux côtés de ce chemin que nous suivons et qui s'élancent droit devant nous. Ne vois-tu pas qu'au loin, ils semblent se joindre sur ce point noir qui est peut-être un cosaque venant vers nous? J'imagine les côtés du chemin comme deux droites, et regarde : elles sont parallèles. Va aussi loin que te porte ton regard et que vois-tu?

La Mort : -- Les deux droites se rencontrent.

Jean-Victor Poncelet : -- Et bien, Euclide disait que deux droites parallèles ne se rencontrent jamais. ... Il n'avait probablement jamais marché dans ces infinitudes glacées. Ils ne connaissaient pas les steppes enneigées de la Russie.

La Mort : -- Tu parles toujours d'espace, de géométrie. Pour moi, il n'y a que le temps qui compte. ... (*D'un ton important et emphatique.*) Ta mémoire et ton imagination distordent mon temps.

Jean-Victor Poncelet (*qui n'écoute plus la Mort et tout en marchant d'un bon pas la laisse derrière lui*) : -- Je voudrais étudier les propriétés projectives des figures. ... Je voudrais trouver les propriétés qui subsistent à la fois pour une figure donnée et pour toutes ses projections ou perspectives. ... Les angles, les distances ne se préservent pas par projection, pourtant quels en sont les invariants? Quels éléments sont préservés par les projections? ... (*Puis, sur un ton désespéré.*) Mais que puis-je faire sans papier, sans crayon, sans livre? ...

La Mort (*rattrape Poncelet et entend cette question*) : -- Rien. Rien du tout. Tu ne peux rien faire.

Jean-Victor Poncelet (*raisonnable*) : -- Je laisserai Pascal, Desargues, Monge accompagner ma longue marche. Je me mettrai à l'écoute de leurs enseignements jadis gravés dans ma mémoire. Les yeux fermés, je n'ai pas besoin de livre ou de crayon. Je peux faire des constructions imaginaires et visualiser leurs projections dans l'espace.

La Mort (*agitant sa faux de cristal, furieuse et tapant des pieds*) : -- Je hais la mémoire! Je hais l'imagination. Tu penses, tu te réchauffes, tes yeux sourient et tu as plus d'énergie qu'au début de la journée. (*Elle prend une voix hypnotisante, monotone.*) Pourtant, tu n'as aucune chance. Abandonne-toi. Mets au repos la mécanique de tes méninges. Marche, marche, encore un pas, puis un autre. Tu es prisonnier, tes compagnons te croient mort. Il fait vingt-six degrés sous zéro. Le vent se déchaîne. Couche-toi sous cette couverture de neige, je te recouvre, dors, ne pense à rien. Viens, viens.

On entend les sifflements du vent. Les prisonniers grelottent.

Jean-Victor Poncelet : -- Oui, c'est bien ça. ... Il faut que tous les points à l'infini d'un plan se trouvent sur une droite à l'infini. (*Il marche en pensant à haute voix, complètement indifférent à ce qui se passe autour de lui.*)

La Mort : -- Il ne m'entend plus. Il ne réagit plus à ma présence, moi, sa toute jeune et belle mort! Il n'est qu'un monstre, un monstre de la survivance.

Le soldat à la jambe de bois qui suivait Poncelet, s'approche de lui. Poncelet est absorbé par ses pensées. La Mort continue à les suivre, furieuse, murmurant tout seule des imprécations.

Soldat à la jambe de bois : -- Mon Lieutenant, puis-je marcher à vos côtés?

Jean-Victor Poncelet : -- Certainement, mais, je ne suis pas de très agréable compagnie. Il semble que même la Mort me boude. Elle n'apprécie pas mes remarques sur la géométrie. ... Elle n'aime que le temps, le temps qui me rapproche d'elle.

Le soldat à la jambe de bois hausse les épaules. Il ne comprend rien à ce que raconte Poncelet. Il ne voit ni n'entend la Mort.

Soldat à la jambe de bois (*se parlant à lui-même*) : -- Il était temps que je le prenne en main. Il parle de la mort comme d'une personne vivant à ses côtés. Il divague le pauvre. ... Si jeune et déjà si fou!

Ils font quelques pas en silence.

Soldat à la jambe de bois : -- Mon Lieutenant, j'ai trois pommes de terre sous ma chemise (*il les montre à Poncelet*). Nous pourrions les partager ce midi. ... Malheureusement, elles goûtent un peu la terre.

Jean-Victor Poncelet : -- Lorsque je mange la terre pour tromper ma faim, je n'y retrouve jamais le goût des pommes de terre. Ce sera un changement. ... Merci, mon brave, ta générosité me touche. Nous pourrions les faire cuire à l'arrêt de ce midi. Il me reste un soupçon de sel dans la poche de mon pantalon.

Soldat à la jambe de bois: -- Nous ferons un festin.

Jean-Victor Poncelet : -- Comment t'es-tu procuré cette friandise?

Soldat à la jambe de bois: -- Mon copain en mourant me les a données. ... Si nous saignons le cheval de notre brute de cosaque, nous pourrions nous faire du boudin. Du boudin noir et des pommes de terre bouillies avec du sel.

Jean-Victor Poncelet : -- Je ne te le conseille pas, à moins que tu ne veuilles aussi goûter au knout. Ça réchauffe.

Soldat à la jambe de bois: -- Permettez-moi de vous avouer quelque chose que je n'ai jamais, jusqu'à présent, confié à personne. Vous comprendrez aussi, pourquoi je suis si content que vous acceptiez de partager ces pommes de terre avec moi. ... J'ai réalisé à ma grande honte, que je n'étais plus digne d'être un homme.

Jean-Victor Poncelet : -- Ne parlez pas ainsi. Dieu dans sa grande miséricorde ..

Soldat à la jambe de bois : -- Non, non, écoutez-moi, le jour où, ayant obtenu quelques pommes de terre par la force, j'en mangeai une sur-le-champ et cachai les autres dans mon havresac ...

Jean-Victor Poncelet : -- Voyons, nous aurions tous fait la même chose. Il y va de notre survie.

Soldat à la jambe de bois: -- Monsieur le lieutenant, écoutez la suite. Ceci se passait bien avant que je ne devienne prisonnier. Quand mes compagnons faméliques me virent revenir, ils me demandèrent si j'avais trouvé quelque chose à manger et je leur dis que non. Eux, confiants, ils m'ont cru. Le lendemain, je me cachai dans un bois pour manger une autre pomme de terre. Mais durant la nuit, elle était devenue dure comme une pierre. Vous comprenez, il avait fait vingt degrés sous zéro. Je m'écorchai les lèvres en essayant d'en prendre une bouchée. Je revins alors vers mes compagnons et lorsqu'ils me demandèrent si j'avais trouvé quelque chose, je leur montrai les pommes de terre gelées. Ils voulurent savoir où je les avais trouvées et je leur indiquai le bois où je venais de me réfugier pour en manger une. Ils s'y précipitèrent et, évidemment, ne trouvèrent rien. Ils essayèrent de les réchauffer, mais elles fondirent comme de la glace. Vous savez ce qu'ils firent ensuite?

Jean-Victor Poncelet : -- Va! Raconte.

Soldat à la jambe de bois : -- Ils m'invitèrent à partager le boudin qu'ils avaient fait avec le sang du dernier cheval qui les accompagnait. ... J'acceptai et, malgré ma faim dévorante, j'avalais plus de remords que de boudin.

Jean-Victor Poncelet : -- La guerre, la souffrance, le froid produisent d'étonnantes transformations dans nos esprits. Les actes d'héroïsme et les actes de lâcheté sont des extrêmes qui se rejoignent et ne dépendent plus de notre volonté, de notre être quotidien. Les circonstances les dictent et, l'homme, obnubilé par ses tourments, les exécute.

Soldat à la jambe de bois: -- Vous voulez me reconforter, mon Lieutenant. ... Merci. ... À qui donner un morceau de pain quand il y a cent mille hommes qui meurent de faim? ... Mais, est-ce une raison pour que j'en mange deux? Le chirurgien Larrey, lui, donnait tout. Peut-être y a-t-il de ces hommes qui sont nés pour être héros?

Jean-Victor Poncelet : -- Arrête de te tourmenter. Sois plus généreux avec toi-même.

Soldat à la jambe de bois : -- Mon Lieutenant, laissez-moi m'occuper de vous. Parfois, lorsque nous traversons des villages désertés par les hommes partis guerroyer, des femmes apitoyées par notre aspect et quelques jeunes enfants encore dans leurs jupes s'aventurent à partager avec nous leur maigre pitance : des petits pains ou une portion de soupe chaude. Vous ne vous présentez jamais pour recevoir cette nourriture, vous ne tendez jamais la main. Je le ferai dorénavant pour nous deux.

Jean-Victor Poncelet : -- Pourquoi te soucier de moi?

Soldat à la jambe de bois: -- Je vois bien que vous n'avez pas l'habitude de quémander. Vous ne mangez presque plus. Vous vous êtes retiré dans votre tête. Avant que nous ne devenions prisonniers tous les deux, je vous ai souvent aperçu sur votre cheval surveillant

la construction des ponts de radeaux sur la Dwina et la Dniepr. Vous étiez partout à la fois. À Smolensk, je vous ai vu pénétrer dans un fossé sous un feu épouvantable afin de reconnaître l'enceinte de la place.

Jean-Victor Poncelet : -- Je ne faisais qu'obéir aux ordres du général Haxo.

Soldat à la jambe de bois: -- Permettez-moi de vous aider. Peut-être qu'en vous aidant, je rachèterai mon acte de lâcheté.

Jean-Victor Poncelet : -- D'accord, si tu le veux, faisons route ensemble.

Ils continuent leur route en silence. Autour d'eux, les autres prisonniers se plaignent, les cosaques s'impatientent et la Mort rit.

Jean-Victor Poncelet (*s'adressant au soldat à la jambe de bois en bouts de phrase*) : -- Les Russes ont un très bon système routier. ... Les nobles russes ont fait des sacrifices incroyables pour sauver leur pays.

Soldat à la jambe de bois : -- Ils ne ressemblent pas à nos nobles qui ne pensent qu'à s'enrichir.

Jean-Victor Poncelet : -- Quand je rentrerai en France ...

Soldat à la jambe de bois : -- Mon Lieutenant, mon Lieutenant, arrêtez-vous, vite! (*Il prend une poignée de neige et frotte vigoureusement les joues de Poncelet.*) Vous avez de grosses taches de gel sur vos joues.

Jean-Victor Poncelet : -- Je ne sentais rien. ... Merci. ... Oh! Que j'ai mal. Le sang recommence à circuler. Ma joue est en feu.

Soldat à la jambe de bois : -- Frottez vos joues régulièrement. Elles seront sujettes à geler dorénavant. Ne vous approchez surtout pas d'un feu, la gangrène pourrait s'y mettre. J'ai vu des soldats qui, pour activer la circulation de leur dos gelé, se sont mis près d'un feu. Le feu les a brûlés sans qu'ils s'en rendent compte et la pourriture a fait le reste.

La Mort (*avec un air découragé*) : -- Je vois d'un mauvais œil cette amitié qui se développe. ... La fraternité est mon pire ennemi, pire encore que la mémoire et l'imagination, car elle frappe beaucoup plus de monde sur les champs de bataille. ... La fraternité est le dernier rempart, le dernier garde-fou; après, il n'y a que l'abandon, le retrait du regard. C'est toujours un long siège qu'il me faut soutenir contre la fraternité et l'amitié ... et j'en sors souvent vaincue. ...

Jean-Victor Poncelet : -- Dans quelle bataille as-tu perdu ta jambe?

Soldat à la jambe de bois: -- C'est tellement ridicule. Ce n'était pas au cours d'une bataille. Lorsque nous sommes entrés à Witebsk, nous étions épuisés par la longue

marche et les escarmouches constantes. Vous vous rappelez sans doute que nous avons dû rapidement reconstruire ce que les Russes avaient, selon leur habitude, détruit volontairement en quittant la ville. En voulant redresser le treuil d'un moulin, nous avons fait une fausse manœuvre et l'une des poutres d'appui est tombée sur ma jambe. On m'a fait boire un peu de rhum, et notre chirurgien, monsieur Larrey, m'a amputé la jambe. Depuis, je clopine tant bien que mal sur ce bout de bois.

Jean-Victor Poncelet : -- Je te trouve très courageux.

Soldat à la jambe de bois: -- J'ai eu de la chance. Un de mes copains a perdu ses deux jambes dans cet accident. Il est mort des suites de l'infection quelques jours plus tard.

Jean-Victor Poncelet : -- Ton moignon est-il douloureux?

Soldat à la jambe de bois: -- J'ai toujours l'impression d'avoir mes deux jambes. Ma jambe amputée est comme une jambe fantôme. Parfois un bon, parfois un mauvais fantôme.

Jean-Victor Poncelet : -- Comment ça?

Soldat à la jambe de bois: -- Ma bonne jambe fantôme me permet de faire avancer mon bout de bois, de marcher, de rester debout. Elle ne me fait pas mal. Mais la mauvaise est insupportable. Parfois, le soir, lorsque j'enlève mon bout de bois pour dormir, elle développe des douleurs lancinantes. À ce moment, j'ai l'impression que mes orteils fantômes se recroquevillent dans des spasmes. Même que des maux, que je n'avais pas ressentis depuis des années, reviennent soudainement me hanter. J'ai eu, il y a une bonne dizaine d'années, un ongle incarné qui s'est infecté et m'a fait horriblement souffrir, et bien, le croirez-vous, ma jambe fantôme s'en souvient. Allez comprendre ce qui se passe. Elle a une mémoire phénoménale. Tandis que ma jambe normale continue son train-train quotidien, sans aucune mémoire des bons ou des mauvais moments. ... Je n'y comprends rien.

Deux paysans s'approchent de la colonne de prisonniers encadrée par les cosaques, Poncelet retourne à ses pensées après cet échange avec le soldat à la jambe de bois. On entend le tic-tac de l'horloge. La colonne marche toujours, le décor change sur la toile derrière. On voit un bois de conifères enneigés.

Un paysan (*indiquant Poncelet et s'adressant au cosaque*) : -- Vendez-nous ce prisonnier pour dix roubles. Il n'en vaut pas plus, il est tout maigrichon. Il parle tout seul. Il doit vous ennuyer. (*Le paysan tend les dix roubles.*)

Deuxième cosaque (*indiquant le soldat à la jambe de bois*) : -- Non, prenez plutôt celui qui a une jambe de bois. Il ralentit la marche de la colonne. Gardez vos roubles, je vous le donne.

Les paysans repartent avec le soldat à la jambe de bois qui se débat et essaie de se sauver. Ils disparaissent à l'orée du bois, et l'on entend, après quelques instants, d'affreux cris qui lentement finissent par s'atténuer.

Jean-Victor Poncelet (*brusquement sorti de ses cogitations par ces cris*) : -- Que se passe-t-il? Quels sont ces horribles cris ? On torture quelqu'un! Au secours!

Deuxième cosaque (*s'approchant de Poncelet*) : -- Ces cris auraient pu être les vôtres. Ces paysans voulaient vous amener. À ma suggestion, ils ont pris votre compagnon à la jambe de bois. À l'orée du bois, ils ont mis sa tête sur un billot, il l'ont écrasée à coups de massue, de pelles et de bâtons.

Jean-Victor Poncelet (*agité et essayant de se diriger vers l'orée du bois*) : -- Oh mon Dieu! Non! Ce n'est pas possible. Je lui parlais à l'instant. ... Pourquoi ne l'avez-vous pas défendu? ... Vous avez le devoir de tous nous amener à Saratoff. Il marchait sans cesse malgré ses douleurs. ... Les horreurs ne cesseront donc jamais. ... Pourquoi? Mais pourquoi?

Deuxième cosaque (*retenant Poncelet et l'empêchant de se rendre à l'orée du bois*) : -- Ces paysans savent parfaitement que, par ordre de l'empereur, ils obtiendraient un ducat s'ils remettaient un prisonnier sain et sauf aux autorités civiles. Mais, ils préfèrent nous donner quelques roubles pour acheter un prisonnier et pour ensuite le tuer.

Le deuxième cosaque s'éloigne de Poncelet brusquement.

Jean-Victor Poncelet (*se parlant à lui-même, sur un ton récitatif*) : -- Il est défendu aux hommes de tuer leur prochain et ce geste sera puni; ... à moins qu'il ne soit fait par de larges compagnies au son de la trompette. ... (*Regardant autour de lui.*) Il n'y a pourtant pas de larges compagnies. ... Les trompettes sont muettes. Nous sommes des prisonniers sans défense. ... (*Il pleure.*) ... Personne ne pleure la mort des autres sur un champ de bataille. Mais, ici, ... (*regardant autour de lui*) il n'y a pas de bataille. C'est l'horreur nue dans une immensité aveuglante. (*Il a un long sanglot. Et soudainement en criant*) Pourquoi, pourquoi lui? ... (*S'adressant au cosaque en criant à tue-tête*) Pourquoi m'avez-vous sauvé la vie?

Deuxième cosaque (*se rapprochant encore de Poncelet*) : -- Vous êtes un officier, Monsieur. J'ai pour mission de vous amener aux prisons de Saratoff. Il n'était, après tout, qu'un pauvre soldat blessé qui de toute façon allait mourir ce soir ou demain matin. Le mourant, le blessé n'est déjà plus un homme. On peut passer indifférent à ses côtés. Vous devez pourtant le savoir, vous, Monsieur l'Officier.

Jean-Victor Poncelet (*se parlant à lui-même*) : -- C'est pour cela que l'horreur ultime n'atteint pas les vivants, mais seulement ceux qui vont mourir. Oh mon Dieu!

La Mort (*se rapprochant de Poncelet et d'un ton didactique*) : -- L'apitoiement est une sorte de rouille qui s'attaque à l'âme. ... Dorénavant, il m'appartient. ... Le **Mal** lui a asséné un coup mortel.

Jean-Victor Poncelet (*n'ayant pas entendu la Mort, très triste*) : -- Que d'horreurs. Je suis saturé d'horreurs. Mon pauvre, pauvre compagnon à la jambe de bois si vaillante! ... (*Puis avec un peu plus d'entrain, après quelques instants de réflexion.*) Le colonel Bouvier, ... oui, (*hésitant*) il me disait ... que le seul remède au désespoir est l'exercice; et que, chez le vrai soldat, on ne trouve pas le regret et la pitié, mais seulement la bonté.

La Mort (*d'un ton incantatoire, lent et pensif*) : -- Le regret est une sorte de rouille qui gruge la force de l'âme comme l'acide ronge le métal. ...

Jean-Victor Poncelet (*solennel*) : -- Adieu, mon courageux compagnon, repose en paix. ... Je me souviendrai de ton bon sourire. Ta mauvaise jambe fantôme ne te fera plus souffrir. .. Ma mémoire de toi me fera vivre et tu vivras en moi.

La colonne continue sa marche. Le jour tombe, la nuit se lève. La marche se poursuit. Poncelet parle tout seul. Il exerce sa mémoire en récitant le début de la Genèse. Les loups hurlent. Le vent siffle.

Jean-Victor Poncelet : -- Mémoire, mon amie, viens me tenir compagnie. .. Tu sais je ne veux pas encore mourir. J'ai éprouvé la tentation de la mort et je l'ai repoussée. Aide-moi à vivre. Nous ferons route ensemble quelques heures. Que vas-tu me raconter aujourd'hui? (*Prenant un ton lent de récitation, comme si la mémoire lui récitait le catéchisme.*) « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : 'Que la lumière soit!' et la lumière fut. ... » (*Pensif, très lentement, comme si c'était lui qui reprenait le dialogue.*) La lumière fut, ... la lumière est, ... la lumière sera. ... Comment imaginer un monde sans lumière? N'est-ce pas Alexander Pope qui écrivait :

«La nature et ses lois se terraient dans la nuit,
Dieu dit : 'Que Newton soit',
Et la lumière fut.»

Oui, c'est bien vrai, (*souriant*) Newton fut le plus heureux des hommes, car, ... **une seule fois**, il fut donné à l'homme d'établir le système du monde. (*Changement brusque de ton : méditatif.*) Après cela que me sera-t-il donné de faire? Que pourrai-je accomplir?

La colonne s'arrête. Les prisonniers font un maigre feu de camp. Ils se couchent les uns contre les autres. Les cosaques patrouillent autour du groupe. Des murmures de voix qui peu à peu se taisent. On n'entend que les sifflements du vent et le hurlement des loups. Après un instant le rideau descend.

ENTRACTE

Acte II

Scène 1

Prison à Saratoff. Une chambre sombre où entre à peine la lumière du jour par une fenêtre à carreaux donnant sur la Volga. Trois paillasses sur des lits de bois grossiers. Un seau d'aisance. Un seau d'eau. Un petit poêle à charbon dans un coin et un seau contenant un peu de charbon. Une table et trois chaises. Une porte à carreaux donne sur un corridor. Poncelet est couché, recouvert d'une mince couverture. Il se remet lentement de son épuisement provoqué par la longue marche. Deux officiers partagent sa cellule : le lieutenant Jean Rémy et le capitaine Louis de Salvailles, d'anciens étudiants de l'École Polytechnique que Poncelet avait connus à Paris. Un gardien vient parfois leur apporter de l'eau, du pain noir, parfois une soupe et différents objets qu'ils doivent payer. On ne voit pas le gardien. Les officiers prisonniers ont la permission de se promener dans et autour de Saratoff.

Jean Rémy : -- Regarde-le dormir d'un sommeil enfin réparateur. Durant ces quinze derniers jours, j'ai souvent cru que nous le perdions. Depuis hier, il a meilleure mine. Il s'est réveillé tout à l'heure le temps de manger un peu de soupe.

Louis de Salvailles : -- Il n'a plus de fièvre. Gardons-lui ce morceau de pain. Il doit manger pour que ses forces reviennent.

Jean Rémy : -- Je ne peux encore y croire. Cinq mois de marche, cinq mois à subir les pires privations, les coups, les insultes. Comment peut-il être encore en vie? Un vrai miracle.

Louis de Salvailles : -- Te rappelles-tu qu'en France, il avait dû, à plusieurs reprises, interrompre ses études à cause de la maladie? C'est d'ailleurs la seule chose qui pouvait l'arrêter, il se tuait à l'étude.

Jean Rémy : -- Nous, qui n'avons jamais été malades, n'aurions pu tenir le coup durant ces cinq mois.

Louis de Salvailles : -- Oui, tu as raison. Quelle chance n'avons-nous pas eue de retrouver notre ancien compagnon russe, au quartier général de Smolensk! Tu as remarqué que Dimitri nous a immédiatement reconnus parmi les prisonniers.

Jean Rémy : -- Et, justement à ce moment, quelle veine qu'il parte rejoindre son frère en mission à Bakou et qu'il nous offre de faire le trajet en berline de Smolensk à Saratoff. Ces lieues de neige qui défilaient à toute vitesse, les attelages changés régulièrement, plus fringants les uns que les autres, et nous, assis confortablement sous les couvertures, à deviser avec Dimitri sur l'avenir de nos deux pays. Quand je voyais ces longs contingents de prisonniers, mon cœur se serrait, mais, que pouvions-nous faire?

Louis de Salvailles : -- Nous joindre à ces pauvres bougres et mourir?

Jean Rémy : -- Ou nous retrouver dans cette prison, ... en vie, ... pour mieux y attendre la mort?

Louis de Salvailles : -- Ou partager avec eux les extravagances alimentaires de caviar et de vodka que Dimitri avait entassées dans la berline ... ce qui, d'ailleurs, les auraient, sans doute, tués plus sûrement que le froid? Ni le caviar, ni la vodka ne sont à conseiller aux affamés.

Jean Rémy : -- Ce que tu peux être cynique! Mais nous ne pouvions quand même pas tous les entasser dans la berline.

Louis de Salvailles : -- Tu sais, je crois que Jean-Victor aurait refusé l'offre de Dimitri. Il a un sens du devoir et du patriotisme plutôt ... chatouilleux.

Jean Rémy : -- Honneur! Famille! Patrie! Travail! Droiture! Litanies qui sont sacrées pour lui. ... Malgré tout, je l'aime bien. Un peu ennuyeux et moraliste, mais ...

Louis de Salvailles (*interrompant Jean Rémy, regardant Poncelet et s'approchant de lui*) : -- Regarde, il est agité. Il veut parler. ... Que dit-il?

Jean-Victor Poncelet (*parle dans son sommeil, il se débat et éprouve des frayeurs*) : -- Oh! J'ai tellement froid. ... J'ai mal. Mon nez, mon nez est tombé (*il se touche le nez et le frotte*). Je n'ai plus de pieds (*il bouge les jambes*). Mais, il faut marcher, oui, marcher et encore marcher et toujours marcher. ... Les loups sont là. Vite, vite, il faut repartir. ... Je ne peux plus bouger, ils approchent. Je ne peux plus me lever.... Il faut marcher, marcher, marcher sans arrêt.

Louis de Salvailles (*secouant Poncelet*): -- Réveille-toi, Jean-Victor, tu rêves. C'est encore un de tes terribles cauchemars.

Jean-Victor Poncelet (*se réveillant, il aperçoit ses amis et avec véhémence et désespoir*) : -- Oh! Le repos, l'oubli, ne plus me réveiller avec l'odeur de la chair pourrie, de la chair brûlée, de la chair torturée dans mes narines. Dans mes rêves, je marche, je marche, je marche toujours. ... Et maintenant, que je ne marche plus que dans mes rêves, l'angoisse me torture l'estomac. Pourquoi suis-je en vie, moi? De quel droit suis-je en vie? La mort m'a côtoyé tous les jours, pourquoi n'a-t-elle pas voulu de moi? Quelle vie me prête-t-elle en retour? Une vie de réminiscences cauchemardesques, une vie de rêves éveillés. Il

y aura toujours ce tunnel de poussière dans tous mes étés, ces marches dans tous mes sommeils, ces chevaux morts dans toutes mes joies, ... (*d'une voix infiniment triste*) et ce copain au crâne fracassé à coups de pioches et de pelles dans tous mes réveils.

Louis de Salvailles : -- Viens, lève-toi, regarde le soleil d'avril qui pointe le nez sur la Volga. Regarde ces lourds navires chargés des riches tributs de la Géorgie, de la Perse et de la mer Caspienne qui sillonnent le plus grand des fleuves de l'Europe. Tu n'as plus de fièvre. Les infections causées par les engelures sont disparues. Il n'y a rien que le soleil et le sommeil ne sauront guérir. Même tes cauchemars vont s'atténuer avec le temps, et tes souvenirs te laisseront dormir.

Jean-Victor Poncelet : -- Oui, tu as raison. Ce ne sont que des cauchemars. Je revis. Le soleil de ce printemps coule sa sève dans mes veines. L'horreur de cette guerre se recroqueville comme une feuille de papier qui brûle. J'éprouve enfin une pitié réparatrice pour tous mes pauvres compagnons morts. ... (*D'une voix triste.*) Quand la souffrance et l'horreur de la guerre m'écrasaient, rien, ... rien ne m'émouvait. ... Un jour de l'été dernier, alors qu'il faisait 40 degrés, mon serviteur me fait un café et je m'assois à l'ombre d'un arbre. Un cadavre nu s'y trouvait. Remarquez, je dis bien « un cadavre nu », alors qu'en fait c'était un de nos soldats morts, (*de plus en plus véhément*) un de nos compagnons, un de mes compagnons, Luc-Henri. Mon compagnon Luc-Henri, vous comprenez?

Jean Rémy : -- Calme-toi, Jean-Victor. Tes cris ne le rappelleront pas à la vie.

Jean-Victor Poncelet : -- Il n'était plus qu'un cadavre pour moi. J'étais insensible à toutes émotions, je n'étais capable que d'une seule pensée : « Une chance que ce cadavre n'a pas encore commencé à se putréfier, car j'aurais dû alors prendre mon café sous le soleil intense et non à l'ombre bénéfique de cet arbre. » ... Maintenant, .. (*un gros soupir*) j'ai le loisir de me sentir coupable d'être en vie. Même ma culpabilité est un souffle de vie; un souffle qui me donne la vie; la vie à travers la mort d'autrui, la vie à travers la mort de Luc-Henri, à travers la mort de mon vaillant camarade à la jambe de bois.

Louis de Salvailles : -- Oui, ce sont des détails et des détails qui reviennent et reviennent sans cesse dans les souvenirs. Les grands moments sont rares. Le danger était la seule chose qui me tenait en vie, du piment sur la fadeur de l'abrutissement généralisé.

Jean-Victor Poncelet : -- Durant toute cette campagne, je ne me suis senti en danger que trois fois : Sous les murs de Smolensk, ensuite quand on construisit les ponts du Dniepr sous le feu de l'ennemi, et enfin le 18 novembre quand je fus fait prisonnier.

Jean Rémy : -- Ce n'est qu'*a posteriori* que l'on reconstruit ces dangers. Sur le coup on ne se rend compte de rien.

Louis de Salvailles : -- La nuit tombée, dans l'obscurité de la solitude, on revit malgré soi la journée et l'on commence à trembler de peur rétrospective, à imaginer des alternatives toutes plus terribles les unes que les autres.

Jean-Victor Poncelet : -- L'angoisse et la terreur n'ont pas droit de cité sur les champs de bataille.

Jean Rémy : -- C'est pour cela que l'héroïsme est possible, on ne pense pas sur un champ de bataille, on ne réfléchit pas.

Louis de Salvailles : -- Qu'allons-nous faire en attendant la fin de cette guerre? Les promenades dans les rues de Saratoff ne m'offrent pas beaucoup d'attrait. On n'y trouve que des paysannes mal dégrossies et quelques frustes petits seigneurs qui ne sont aussi que des paysans.

Jean-Victor Poncelet : -- Sommes-nous libres de nous promener dans les rues de Saratoff, d'aller sur les berges de la Volga?

Jean Rémy : -- Notre prison est dans une autre prison. Les steppes incultes et la Volga entourent Saratoff. Une évasion est impossible.

Louis de Salvailles : -- Dimitri nous a dit que Napoléon a laissé la Grande-Armée au début de décembre et est entré à Paris pour lever une autre armée.

Jean-Victor Poncelet : -- Je suis sûr que Napoléon viendra bientôt ouvrir les portes de notre prison.

Jean Rémy : -- Bon, en attendant cette heureuse délivrance, que pouvons-nous faire? Louis et moi-même pourrions devenir les précepteurs d'enfants russes. On te le proposera aussi sans aucun doute. Ta réputation a déjà franchi les murs de cette prison. Deux seigneurs russes nous ont offert l'hospitalité de leur château pour la durée de la guerre en échange de quelques cours de mathématiques et de physique pour leurs fils.

Louis de Salvailles : -- L'hospitalité, même si ce n'est que celle d'un château russe, est quand même mieux que celle de cette prison!

Jean-Victor Poncelet (*vivement*) : -- Vous avez évidemment refusé.

Jean Rémy : -- Et pourquoi? ... Non. ... Nous avons dit que nous y penserions et que nous leur donnerions une réponse bientôt.

Jean-Victor Poncelet : -- C'est hors de question.

Louis de Salvailles : -- Te voilà encore parti au galop sur tes grands chevaux patriotiques. Qu'y a-t-il de mal à meubler la cervelle de quelques freluquets russes qui ensuite pourront venir étudier à Paris? Des deniers en perspective pour notre France affaiblie par toutes ces guerres ridicules. C'est Napoléon qui nous a mis dans le pétrin.

Jean-Victor Poncelet : -- Oh!

Jean Rémy (*s'interposant rapidement*) : -- Je t'en prie, Louis, ne critique pas Napoléon devant notre ami, ne critique pas son idole. Nous n'allons pas nous battre.

Jean-Victor Poncelet (*se calmant et après quelques instants et un long soupir*) : -- J'ai une proposition à vous faire. À cause de la guerre, vous n'avez pu terminer vos études à l'École Polytechnique. Pourquoi ne deviendrais-je pas votre précepteur? ... L'honneur serait sauf. ... Vous pourriez vous présenter aux examens, dès votre retour à Paris, sans besoin de suivre des cours d'appoint.

Jean Rémy : -- Nous n'avons aucun tableau pour écrire.

Louis de Salvailles : -- Pas de craie, pas de cahiers, pas d'encre.

Jean Rémy : -- Pas de livres, pas d'instruments de précision.

Jean-Victor Poncelet : -- Mais ... vous avez vos têtes! Non? Les carreaux de cette porte serviront de tableau (*indiquant la porte qui donne sur le corridor*), pour la craie, nous prendrons ces morceaux de charbon. Nous économiserons une partie de notre pécule de chaque mois et nous nous procurerons du papier qui servira à faire des cahiers sur lesquels j'écrirai les leçons. ... Je peux fabriquer l'encre moi-même.

Louis de Salvailles : -- Les livres, que ferons-nous sans livre?

Jean-Victor Poncelet : -- Je reprendrai tout : les éléments de mathématiques, d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie. Je consignerai mes notes dans les cahiers ... et vous aurez ainsi vos livres.

Jean Rémy : -- J'ai l'impression d'avoir tout oublié.

Jean-Victor Poncelet : -- Pour moi, c'est une certitude. Les souffrances et la fièvre ont creusé des tunnels et des labyrinthes dans mon cerveau. Cependant, je me souviens d'une partie des enseignements de Monge qui fut mon professeur préféré. J'ai oublié les détails mais non les principes fondamentaux et généraux. J'arriverai à vous préparer afin que vous réussissiez vos examens. Je me mets à l'ouvrage. Dès qu'un cahier sera prêt, je vous le passerai. Vous l'étudierez et je répondrai à vos questions.

Jean Rémy : -- Il y a dans la prison d'autres officiers qui seraient désireux de s'instruire. Leur éducation a été compromise par les campagnes d'Égypte, d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie. La France fait la guerre depuis tellement longtemps. Nous pourrions ensuite leur prêter ces cahiers.

Louis de Salvailles (*remettant un cahier à Poncelet*) : -- Tu peux commencer à écrire dans ce cahier pendant que nous irons nous promener. Peut-être pourrions-nous convaincre quelques paysannes d'assister avec nous à tes cours de mathématiques.

Jean Rémy frappe à la porte. Un gardien l'ouvre. Ils sortent. La Mort en profite pour se faufiler à l'intérieur. La mort apparaît en jeune étudiante avec lunettes sur le bout du nez, une robe à volants et à carreaux bleus et blancs, elle porte une faux recouverte d'un tissu semblable à celui de la robe. Seul Poncelet la voit.

Jean-Victor Poncelet (*parlant à la Mort*) : -- J'ai tout oublié. Il faut tout reconstruire. J'ai fait montre, devant Louis et Jean, d'une confiance que je n'éprouve guère. Par où commencer?

La Mort : -- Ne compte pas sur moi pour t'aider. (*En aparté.*) Qu'il est beau, tout vibrant d'énergie mentale. Il m'échappe toujours et encore. Mon seul et dernier espoir est qu'il meurt d'une crise d'apoplexie lorsqu'il fera des erreurs dans ses théorèmes.

Poncelet commence à écrire et à remplir des cahiers. Louis de Salvailles et Jean Rémy reviennent et repartent de la chambre. À partir de ce moment, il faut donner l'impression que les jours passent. Jour, nuit. Ils prennent des notes, mangent, dorment, mais Jean-Victor est plongé dans son travail. Il écrit sur la vitre ou dans un cahier. Les cahiers s'empilent sur un coin de la table. Jean Rémy et Louis de Salvailles étudient, prennent des notes, consultent les cahiers.

Puis après un moment :

Louis de Salvailles : -- Jean-Victor, arrête-toi. Mon cerveau est rempli à pleine capacité. C'est assez.

Jean Rémy : -- Nous passerons nos examens haut la main. Notre préparation est meilleure que si nous étions restés à Paris.

Louis de Salvailles : -- Tu peux être fier de toi. ...

Jean-Victor Poncelet : -- Je pourrais vous exposer maintenant les idées que j'ai eues durant ces longs mois de marche forcée.

Jean Rémy : -- D'accord, mais pour le moment, nous devons nous reposer un peu et prendre l'air.

Louis de Salvailles et Jean Rémy quittent la chambre.

La Mort (*feuilleter quelques cahiers déposés sur la table*) : -- Trigonométrie, algèbre. Il n'arrête pas. Quelle énergie. Les jours et les nuits s'enfilent à la queue leu leu et lui, tel une mère oiseau qui, sans relâche, régurgite de la nourriture pour ses oisillons affamés, fait surgir de son cerveau des cours entiers.

Jean-Victor Poncelet : -- Bon, maintenant, il faut mettre de l'ordre dans les pensées que j'ai eues lors de ma longue marche. ... Voyons. Les propriétés d'une figure invariants

sous certaines transformations ne sont pas modifiées lorsque la figure prend une position limite. ... Oui c'est bien cela. Prenons deux droites. En position générale, ces deux droites se coupent en un point P. C'est évident. Mais faisons varier ces deux droites par degrés insensibles de façon à ce que ces deux droites deviennent parallèles. À ce moment, elles atteindront une position limite.

Il dessine deux droites D et C se coupant en un point P, ensuite il les écarte très lentement par degrés « insensibles » jusqu'à ce qu'elles deviennent parallèles.

Jean-Victor Poncelet : -- Le point P s'est évanoui.

La Mort (*prenant des notes*) : -- Un point évanouissant?

Jean-Victor Poncelet : -- Voici un autre exemple. ... Une droite D coupe un cercle en deux points différents x et y (*il dessine*) en position générale; mais en position limite, obtenue en déplaçant lentement par degrés la droite hors du cercle, les deux points coïncident. On obtient un point double, un point épais. Donc en position limite, la droite est tangente au cercle. ... Alors, voilà mon principe. Je vais le nommer « Principe de continuité ». Tout ce qui est vrai pour la position générale des figures reste vrai pour leur position limite. Donc, je déduis de ce principe que deux droites quelconques se coupent toujours en un point.

La Mort : -- Mais réfléchis un peu avant d'énoncer de telles absurdités. Deux droites parallèles ne se rencontrent jamais. Même Euclide savait cela.

Louis de Salvailles revient de sa promenade. Sans bruit, il s'assoit et prend des notes.

Jean-Victor Poncelet (*ignorant les interventions intempestives de la Mort*) : -- Ce sera le fondement de la géométrie projective. La géométrie projective **n'est pas** euclidienne. Deux droites parallèles se rencontrent, mais, elles se rencontrent dans un point à l'infini. Il n'y a donc pas de droites parallèles dans la géométrie projective. Voilà! J'ai enfin capturé ce point à l'infini qui s'évanouissait toujours devant moi lorsque je parcourais les steppes glacées. Regarde c'est la même chose pour deux plans qui, en position générale, doivent se couper en une droite. En position limite ces deux plans doivent encore se couper et qu'est-ce que j'obtiens?

La Mort : -- Encore une droite?

Jean-Victor Poncelet : -- Oui, mais une droite à l'infini. ... Voilà la réponse à la question que je me posais : L'horizon est une droite. Tout tombe en place. C'est merveilleux.

La Mort : -- Quel enthousiasme! J'aimerais pouvoir dire : Tout tombe en temps.

Louis de Salvailles sort sans faire de bruit. Poncelet prend une assiette et, au moyen d'une chandelle, fait une projection de celle-ci contre un mur de la chambre.

Jean-Victor Poncelet : -- Oui, ... les points à l'infini. Une intuition géniale de Képler grâce auxquels le cercle, l'ellipse, la parabole et l'hyperbole peuvent s'obtenir les unes des autres. Regarde si je place ma chandelle derrière cette assiette et que je regarde sa projection sur le mur, j'obtiens une ellipse. Et si je déplace ma chandelle par rapport à l'assiette, comme ceci, j'obtiens une parabole ... mais regarde, la parabole n'est rien autre qu'une ellipse qui se recolle dans un point à l'infini. En déplaçant autrement la chandelle, on pourrait aussi obtenir une hyperbole. ... Ceci veut dire que par projection centrale et ses compositions, je peux obtenir toutes les coniques à partir d'un cercle. En géométrie projective, il n'y a donc qu'une seule conique, car on peut toutes les obtenir les unes des autres par projection centrale ou par composition de projections centrales. ... Mais, voilà! C'est la façon d'agencer tous les points de vue : une géométrie qui tient compte de l'homme et de ses points de vue. C'est ce que je recherchais. Quelle merveille!

Louis de Salvailles et Jean Rémy arrivent en courant dans la chambre.

Louis de Salvailles : -- Nous partons.

Jean Rémy : -- Nous sommes libres.

Poncelet ne les entend pas et continue.

Jean-Victor Poncelet : -- Donc, la géométrie projective est le cadre qui permet de comprendre l'affirmation de Képler. Le cercle, l'ellipse, la parabole et l'hyperbole sont une seule et même conique.

Jean Rémy : -- Jean-Victor, écoute, je te dis que nous sommes libres.

Louis de Salvailles : -- Nous venons d'apprendre que le 30 mai, les puissances coalisées contre la France ont signé le Traité de Paris. Les autorités de la prison ont reçu confirmation aujourd'hui de la ratification de la paix générale.

Jean-Victor Poncelet : -- Et moi, je vous dis qu'en géométrie projective, il n'y a qu'une seule conique. Les guerres recommenceront et s'arrêteront, nous mourrons. Mais toujours, en géométrie projective, il n'y aura qu'une seule conique.

La Mort (qui, entre-temps s'est revêtue d'un manteau de voyage et s'est coiffée d'un chapeau, porte une faux de bois comme un bâton de pèlerin) : -- Je vois des années de vache maigre à l'horizon. Il n'y aura plus de petites lucioles égarées à ramasser sur les champs de bataille. Rien ne va plus.

Jean Rémy : -- Nous avons l'autorisation de partir dès maintenant.

Louis de Salvailles : -- Napoléon est relégué à l'île d'Elbe.

Jean Rémy : -- Nous sommes en paix avec la terre entière. Le Tondu est enchaîné. (*S'apercevant du manque d'enthousiasme de Poncelet.*) Quelle figure d'enterrement tu fais!

Jean-Victor Poncelet : -- Tu m'annonces la capitulation de Napoléon et tu veux que je me réjouisse? Nous avons perdu un empire et tu veux encore que je me réjouisse? La France est humiliée et tu veux que je me réjouisse? Que se passe-t-il, vous êtes devenus fous.

Louis de Salvailles : -- Oui, fous de liberté, nous sommes fous de liberté. À nous, Paris et ses cafés.

Jean Rémy : -- Paris et ses beautés élégantes.

Louis de Salvailles : -- Paris et ses restaurants bondés.

Jean Rémy : -- Nous partons ce soir même, dès que nous aurons salué nos riantes paysannes. Fais tes bagages. Il te reste une heure.

Jean-Victor Poncelet : -- Je n'ai pas terminé de développer mes idées sur la géométrie projective.

Jean Rémy (*affaire à ramasser quelques objets pour le départ*) : -- Nous n'aurons pas la berline de Dimitri au retour. Quel dommage!

Louis de Salvailles (*préparant aussi ses maigres bagages*) : -- Le caviar et la vodka nous manqueront.

Jean-Victor Poncelet (*qui continue son idée*) : -- Terminons au moins ce cahier, quatre jours au plus. ... Pourquoi ce départ précipité?

Louis de Salvailles : -- Jean-Victor, tu manques vraiment de perspective, toi qui en parles sans cesse.

Jean-Victor Poncelet : -- Vous avez sans doute raison. Tout ceci est tellement soudain. ... Je suis très heureux de revoir ma patrie bien-aimée, ma famille, mes amis. Mais ...

La Mort : -- On ne peut pas dire que sa figure déborde de joie.

Jean-Victor Poncelet : -- À l'idée d'abandonner cette chambre, .. cette ville et ses longues files de maisons en bois, ... ces steppes incultes qui l'entourent, ... cette Volga toujours changeante, mon cœur se serre.

La Mort (*se moquant*) : -- Description succincte d'un endroit idoine favorisant l'éclosion de théories géométriques.

Jean-Victor Poncelet (*se parlant à lui-même*) : -- Au milieu de cette nouvelle vie active qui m'attend, pourrai-je poursuivre, comme dans le silence et la solitude de l'exil, des études qui en ont adouci l'amertume et me sont par là devenues si chères? ... J'éprouve une émotion profonde et une vive appréhension à la pensée de quitter cette vie d'ascète. ... (*Puis parlant à ses amis.*) Partez mes amis. Il me faut mettre de l'ordre dans mes manuscrits. (*Les amis font mine de protester.*) N'insistez pas. ... Je reprendrai seul le chemin du retour, ... dans un jour ou deux.

Louis de Salvailles : -- Adieu donc. Nous nous retrouverons en France.

Jean Rémy : -- Adieu.

Jean-Victor Poncelet : -- Que Dieu vous garde, mes amis.

Poncelet et la Mort s'assoient et se regardent.

La Mort : -- Nous avons longtemps fait route ensemble. On dirait qu'après de moi, tu as appris à vivre. Je te laisse maintenant, une longue vie t'attend. ... Mais je reviendrai. Je reviendrai te prendre.

Jean-Victor Poncelet : -- Dix-huit mois. ... Dix-huit mois, où j'ai pris goût à ma captivité. Dix-huit mois, où mes seules préoccupations furent de développer toutes ces idées qui jaillissaient de mon cerveau. ... Dix-huit mois de bonheur et de plénitude. Mais je dois retourner et assembler toutes ces idées pour que le monde connaisse cette géométrie nouvelle. ... À la tâche donc (*il prend une plume et commence à écrire, tout en lisant à haute voix lentement*) : Mon titre sera : Traité des propriétés projectives des figures Je vais maintenant coucher sur ce papier les grandes lignes de ma préface : Cet ouvrage est le résultat des recherches que j'ai entreprises, dès le printemps de 1813, dans les prisons de la Russie : privé de toute espèce de livres et de secours, surtout distrait par les malheurs de ma patrie et les miens propres, je n'avais pu d'abord leur donner toute la perfection désirable. Cependant, j'avais dès lors trouvé les théorèmes fondamentaux de mon travail, c'est-à-dire les principes sur la projection centrale des figures en général et des sections coniques en particulier, ...

Le silence s'établit, on entend le tic-tac de l'horloge, Poncelet reste assis pensif et silencieux. Durant ce temps le décor de la première scène de l'Acte 1 s'avance.

Scène 2

Le décor de la chambre du général est avancé. Les autres décors disparaissent. Madame Poncelet règle l'horloge grand-père. On entend le tic-tac et les dix coups de l'heure.

C'est le soir. Elle s'affaire autour de son mari comme dans la première scène de l'Acte I. Elle est épuisée, mais souriante quoiqu'infiniment triste.

Madame Poncelet : -- Avez-vous bien dormi, mon ami? Comment vous sentez-vous?

Jean-Victor Poncelet : -- Bien, bien. Ce petit somme m'a rajeuni. J'ai le goût d'un verre de vin, de biscuits et de fromage. Venez vous asseoir auprès de moi et buvons un verre ensemble.

Madame Poncelet apporte quelques biscuits, des morceaux de fromage et une carafe de vin. Elle remplit deux verres de vin.

Madame Poncelet -- En faisant le rangement du placard de votre bibliothèque comme vous me l'aviez demandé, j'ai découvert des poèmes écrits de votre main. Sont-ils de vous?

Jean-Victor Poncelet : -- Oh! ma tendre amie, ce sont des indiscretions de jeunesse. Il faut vite les brûler. ... Vous avez annulé votre salon d'aujourd'hui sous prétexte de ne pas me fatiguer. Je vous en prie, continuez à recevoir les dimanche et mercredi comme vous le faisiez avant. Il ne faut pas arrêter vos activités. Recevez, mercredi prochain. Voyez, je me sens beaucoup mieux. Quelques amis pourraient venir me visiter dans ma chambre. Vous pourriez inviter Arago, Chasles et Dupin. J'aimerais tant les revoir une dernière fois.

Madame Poncelet : -- Ne parlez pas ainsi, vous me désolez.

Jean-Victor Poncelet : -- Peu avant sa mort en 1813, Lagrange dit ces paroles qui me vont comme un gant : « La mort c'est seulement le repos absolu du corps. Je désire mourir, mais ma femme ne le veut pas. En ces moments, je préférerais une femme moins bonne, moins avide de faire revivre ma vigueur qui me laisserait m'éteindre doucement. J'ai terminé ma carrière. J'ai obtenu une certaine célébrité. Je n'ai détesté personne. Je n'ai point fait de mal et c'est l'heure de terminer, mais ma femme ne le veut pas »

La Mort (*en haussant les épaules*) : -- Comme c'est édifiant.

Jean-Victor Poncelet : -- Lagrange et moi, nous avons rencontré la douceur d'une compagne vers la fin de nos vies. Leur jeune visage a éclairé le déclin de nos vies. Je ne saurai jamais décrire le bonheur que vous m'avez apporté. Votre douceur, votre sourire, votre attention constante me donnaient le goût de continuer à travailler, à vivre, à respirer. Votre curiosité, votre intelligence m'ont stimulé. Vous avez retravaillé mes manuscrits avec soin et minutie. Vous avez été ma collaboratrice. Je n'aurais jamais publié autant si vous n'aviez été ma compagne de tous les instants. Vous étiez toujours là pour soulager mes souffrances. Mais maintenant, je ressens souvent une grande fatigue.

Madame Poncelet est résignée, mais très triste.

Madame Poncelet : -- J'ai préparé un bouillon de poulet qui vous redonnera de la vigueur. Prenons-en une tasse ensemble. Ensuite, je pourrais vous relire les notes que vous m'avez dictées hier soir. Il est normal, mon ami, de se sentir fatigué durant ce long mois de décembre si noir et si triste.

Jean-Victor Poncelet : -- Ne soyez pas triste, mon amie. Je ne regrette rien sinon de savoir que je vous fais de la peine.

Madame Poncelet (*avec plus d'énergie*) : -- Mercredi, j'inviterai donc Chasles, Arago et Dupin, peut-être aussi Becquerel et Hermite. Pas Cauchy, il est trop prude. Je ne lui pardonnerai jamais les réticences qu'il a formulées sur votre géométrie.

Jean-Victor Poncelet : -- Ma tendre amie, ceci se passait il y a plus de quarante ans.

Madame Poncelet : -- Il vous a reproché votre manque de rigueur.

Jean-Victor Poncelet : -- Je crois que Cauchy a confondu rigueur et formalisme. J'ai essayé de fonder toute la géométrie projective sur deux principes : celui de la continuité et celui de la dualité. C'est une attitude très rigoureuse. Mais, je ne me suis pas exprimé avec tout le formalisme cher à Cauchy.

Madame Poncelet : -- De plus, il est plus royaliste que tous les rois de la planète réunis. Je peux vous le confier, je n'aime pas beaucoup ce monsieur Cauchy.

Jean-Victor Poncelet (*en souriant tendrement*) : -- Je m'en doutais bien un peu, ma douce amie. Très bien! Nous ne l'inviterons pas.

Madame Poncelet : -- Je voudrais une belle soirée dont les échos vous parviendront assourdis. Je servirai un consommé de pintade et je vous en ferai porter un bol. Vous l'aviez apprécié l'autre fois.

Jean-Victor Poncelet : -- Gardez-moi un petit morceau du blanc de cette pintade.

Madame Poncelet : -- Oui, mon ami, avec plaisir.

Jean-Victor Poncelet : -- Je vais me reposer un peu.

Madame Poncelet (*arrangeant les oreillers, et déposant un baiser sur son front*) : -- J'en profiterai pour relire quelques notes. Dormez, faites de beaux rêves

La Mort : -- Écoutez-les, tous les deux, badiner comme des tourtereaux. Ils pensent qu'ils ont la vie devant eux. Ils ont plus d'un quart de siècle de différence et dans moins d'un mois, ils auront été mariés un quart de siècle. C'est assez. Pourtant, ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé leur union. Je me rappelle qu'il envoya au maréchal Soult, ministre d'État au département de la guerre une lettre sollicitant la permission de se marier : (*En se moquant et prenant le public à témoin.*) « Désirant m'unir par les liens du mariage à

Mademoiselle Louise-Palmyre Gaudin, fille majeure, domiciliée à Paris, j'ai l'honneur de vous adresser ci-jointes les pièces qui constatent qu'elle remplit les conditions de moralité et de fortune (*la Mort souligne ce fait en insistant et en levant l'index*) exigées par la loi, en vous suppliant de vouloir bien m'accorder l'autorisation nécessaire en ma qualité de lieutenant-colonel du corps royal du génie, pour contracter prochainement cette union. Daignez, Monsieur le Maréchal, etc., etc. » Après un pareil début, je croyais qu'il s'agissait d'un mariage de convenance. Mais non! Mon jugement m'a totalement fait défaut. Dès ce mariage consommé, Jean-Victor au comble du bonheur redoubla d'activité. Il avait des ailes. Sa santé parut s'améliorer. ... Parfois, le mariage précipite la fin, dans ce cas-ci, ce fut le contraire. On ne peut jamais prévoir le dénouement de ces histoires de cœur.

Pendant le monologue de la Mort, madame Poncelet s'assoit dans un fauteuil, près de la fenêtre, et lit des notes manuscrites qui se trouvent sur la table. Le général s'assoupit légèrement. Puis, sans ouvrir les yeux :

Jean-Victor Poncelet (*parle, délire doucement en disant des paroles sans suite*) : -- Le seul général invaincu, ... c'est la mort.

La Mort : -- Tout homme pense que tout homme est mortel sauf lui-même.

Jean-Victor Poncelet (*comme se réveillant*) : -- Mon amie, posez votre main sur mon front. Elle est fraîche et douce.

Madame Poncelet s'avance et pose sa main sur son front, tout en s'asseyant sur la chaise placée à côté du lit. Un peu plus tard, elle la retire et prend un livre. Elle reste assise sur cette chaise. Elle n'entend pas le dialogue entre La Mort et Poncelet.

La Mort (*d'un ton grondeur*) : -- Ne viens pas me dire que la mort est un phénomène nouveau pour toi.

Jean-Victor Poncelet : -- Je n'ai pas le goût d'être grondé sur mon lit de mort! La vie est trop brève pour jouir du luxe de penser à toi Je me disais ... si je pouvais atteindre la cime de cet arbre, la guerre n'existerait plus. Je pourrais m'évader de ce tunnel de poussière et regarder ce papillon posé sur la plus haute branche la durée d'un instant que je rendrais éternel. ... Et bien, ... aujourd'hui ... c'est la même chose, si je pouvais m'évader de toi, de cette chambre et marcher vers les jardins du Luxembourg, tu n'existerais plus. ... Je pourrais partir la durée d'un instant et me fondre dans le rayonnement de la Voie lactée.

La Mort : -- Je ne peux m'habituer à ce que les hommes d'aujourd'hui me craignent encore. Comment n'ont-ils pas réussi à se réconcilier avec cette évidence. Ils ont toute une existence pour s'y préparer. Pourquoi me craignent-ils et se réjouissent-ils d'une naissance qui, après tout, n'est que le début de la route vers le trépas? Ils s'en font une ennemie qu'il faut combattre tant qu'il y a de la vie. Pourtant, l'homme primitif était en harmonie avec elle. ... L'homme primitif était un sage qui s'ignorait.

Jean-Victor Poncelet : -- Veux-tu dire que la vie n'a de sens que grâce à toi, toi qui n'existes même pas. Tu n'es qu'une condition de la vie que nous reléguons jusqu'au dernier moment. Je sais que je m'approche inexorablement de ce moment. Mais, je suis seul et bien vivant. (*Plus véhément.*) Je meurs vivant. Tu n'es qu'une illusion.

La Mort : -- Tu ne comprendras jamais rien. Il est trop tard. ... D'où te venait cette conviction de la valeur de chaque moment? Tu te rappelles?

Jean-Victor Poncelet : -- Tu me fatigues.

La Mort : -- Elle te venait du fait que tu te savais mortel, elle te venait du fait que tu me côtoyais jour après jour. La vie n'arrivait pas à t'étourdir, car j'étais là, sans relâche, ta blanche compagne des steppes glacées. ... Ensuite, la vie reprit le dessus. ... Elle s'est faufilée en une suite de détours, de plus en plus conscients, qui vous éloignaient de la naissance pour vous rapprocher de la mort.

Jean-Victor Poncelet (*désespéré*) : -- Tout n'est qu'illusion; tout sombre dans le néant.

La Mort (*très sentencieuse*) : -- Celui qui ne vit pas avec sa mort ne vit pas du tout. La mort devient la grande initiatrice de la vie. La force créatrice. Ce n'est qu'à Saratoff, dans ta prison, que tu compris ces vérités. Ensuite le tourbillon bureaucratique t'obnubila. Depuis ta sortie de prison, tu es devenu un simple copiste de tes idées d'alors.

Jean-Victor Poncelet : -- Quel discours plus déprimant! Tu parles comme s'il n'y avait que toi dans cette vie. Tu parles trop, tu me fatigues, va-t-en!

La Mort : -- Ne te fâche pas! Tu n'as pas encore répondu à toutes mes questions. Aujourd'hui, après une vie passée à admirer un des despotes les plus sanguinaires de l'histoire, te repens-tu? Poses-tu au moins quelques bémols à la clef de ton admiration?

Jean-Victor Poncelet : -- Non.

La Mort : -- Non?

Jean-Victor Poncelet : -- Je n'oublierai jamais ce que disait Napoléon à son frère Jérôme lorsque celui-ci était en Allemagne : « Ce que désirent les peuples c'est que les individus qui ne sont point nobles et qui ont des talents aient un droit égal à notre considération et à des emplois, c'est que toute espèce de servage et de liens intermédiaires entre le souverain et la dernière classe du peuple soit entièrement abolie.» Un peu partout en Europe, on put alors voir le développement de l'égalité civile, l'abolition des droits féodaux. Dans la société, dorénavant, l'homme de talent pouvait monter en grade indépendamment de sa naissance.

La Mort : -- Tu es incorrigible. Sais-tu ce qu'a dit Napoléon à Metternich quelques mois après la retraite de Moscou?

J.V. Poncelet : -- J'étais prisonnier à Saratoff à ce moment, tu le sais bien.

La Mort : -- Pendant que tu croupissais dans ta prison, Napoléon disait à Metternich « Un homme tel que moi n'est pas concerné par la mort de quelques millions d'hommes. » Qu'ajouter à une telle déclaration?

Jean-Victor Poncelet : -- Je me rappelle d'un soldat qui essayait de prendre les vêtements de son officier qu'il croyait mort. L'officier lui dit : « Camarade, je ne suis pas encore mort. » « Eh bien, mon officier! J'attendrai encore quelques instants. » Je te demanderais d'agir avec moi avec autant de décence. Laisse-moi, arrête de me poser des questions, je veux me reposer, va-t-en!

La Mort (*continuant son idée*) : -- Il est logique que Napoléon soit mon héros, mais qu'il soit le héros des hommes qu'il envoyait à la mort! Bon enfin, je ne devrais pas m'étonner, je sais depuis longtemps que les hommes ne sont pas rationnels.

Jean-Victor Poncelet (*de nouveau plongé dans ses souvenirs*) : -- Aussi étrange que ça paraisse, c'était très apaisant. ... On était loin des crises politiques, des bombardements. Je pouvais sans relâche penser à la géométrie projective, à mon principe de continuité. J'écoutais la Voie lactée me parler de cosmologie. ... Que ce monde sidéral m'attirait. ... Rendu au bout de ma longue vie, je le trouve toujours aussi mystérieux. ... Chaque découverte en amène d'autres, encore plus merveilleuses et plus complexes. Je pouvais développer une idée, l'accompagner dans ses méandres sans être obligé de la poser sur une tablette, attendant de trouver quelques minutes volées à la bureaucratie, aux voyages de promotion, aux rapports d'enquête, aux rencontres de l'Académie, aux débats sur la priorité d'une découverte. J'ai souvent voulu retourner dans le jardin secret de ma prison à Saratoff. O Saratoff enveloppe-moi, une dernière fois, dans l'émerveillement de la découverte.

Madame Poncelet se lève. On entend les douze coups de minuit et le tic-tac de l'horloge. Elle change la date du calendrier : 23 décembre 1867.

La Mort : -- Il est perdu, comme un petit enfant. Il n'est plus sur son lit de mort. Il revit Saratoff. La période la plus heureuse de sa vie, il l'a passée en prison. Quelle ironie. C'est là que son génie a pris son envol. Malheureusement ...

Jean-Victor Poncelet (*parle à la Mort, mais comme dans un rêve*) : -- Pourquoi me regardes-tu ainsi?

La Mort (*agacée*) : -- Tu as, l'espace d'un instant, repris la moue qui me rendait tellement furieuse quand tu cheminais dans les steppes glacées.

Jean-Victor Poncelet : -- Ne valorises-tu en rien ma longue vie depuis Saratoff?

La Mort : -- Oh! Oui, je sais, tu as reçu de nombreuses décorations. Mais qu'est-ce qu'une décoration sinon un moyen de réduire au silence une fourmilière de petites vanités?

Jean-Victor Poncelet (*devenu furieux, énumère tout pêle-mêle en cherchant ses idées, en reprenant vie*) : -- Vraiment, tu exagères. Je n'ai jamais couru après les décorations. On m'a fait Grand-Officier de la Légion d'honneur sans que je le demande et cela à la fin de ma carrière. Bien d'autres, amis du pouvoir, ont reçu cette décoration avant moi.

La Mort : -- Là, tu vois! Malgré toi, les regrets pointent leur nez. Vanité! Vanité!

Jean-Victor Poncelet (*toujours furieux*) : -- Ne suis-je pas l'un des principaux fondateurs de la géométrie moderne, le père de la mécanique industrielle, membre de l'Académie des sciences. J'ai été commandant de l'École Polytechnique, représentant du peuple à l'Assemblée constituante de la deuxième République en 1848. J'ai eu une chaire au Collège de France. J'ai inventé le mode de restauration du pont-levis à contrepoids variable et les couvertures de zinc et la stabilité des revêtements et de leurs fondations. J'ai mis sur pied un cours préparatoire au lever d'usines. As-tu oublié que j'ai écrit un rapport sur les machines et outils employés dans les manufactures, qui en retrace l'histoire depuis la Bible et Homère? Deux volumes de 1173 pages.

La Mort : -- Qu'est devenu ton génie éparpillé au milieu de toutes ces pages didactiques? D'autres auraient pu faire ce travail de compilation. Que n'es-tu resté à Saratoff à suivre les circonvolutions de ta géométrie projective? L'humanité n'avait pas besoin d'un bureaucrate de plus.

Jean-Victor Poncelet (*élevant de plus en plus la voix en parlant*) : -- Et surtout, j'ai inventé les nouvelles roues à aubes courbes qui doubleraient presque l'économie de la puissance hydraulique. De nombreux industriels français, italiens, anglais, belges et allemands dotèrent leurs usines de cette nouvelle roue hydraulique. Le succès fut tel qu'on les appela : Roues à la Poncelet. Tu entends? Roues à la Poncelet!

La Mort : -- Oh! Mais, c'est qu'il est vraiment fâché notre vieux général. Il monte sur ses grands chevaux de parade. Ça le fait revivre. Il retrouve son énergie d'antan au chevet de sa dernière heure.

Jean-Victor Poncelet (*encore sur le coup de l'émotion*) : -- Tout ça n'est donc rien pour toi? Ce sont des inventions dont l'humanité n'aura jamais à gémir. Aucune n'a été transformée en arme de guerre. Est-ce ça que tu me reproches? N'est-ce pas? Je n'ai pas travaillé pour toi, pour ton pouvoir de destruction, pour ton règne absolu sur cette terre.

La Mort : -- Je sais Jean-Victor Poncelet n'a jamais rien fait de mal. Un républicain de droite qui préfère l'injustice au désordre, un patriote qui suivait aveuglément un despote conduisant son pays au bord de l'abîme, un homme qui a laissé son génie aux mains de la bureaucratie, un homme qu'on dit humble et désintéressé!

Jean-Victor Poncelet (*à voix haute et furieuse, sortant de ses gonds, il veut sortir du lit comme un somnambule*) : -- Mais, je suis humble et désintéressé!

À ce moment, madame Poncelet entend Jean-Victor Poncelet qui revient à lui-même. Il perçoit sa présence.

Jean-Victor Poncelet (*s'adressant à madame Poncelet*): -- J'ai crié, j'ai fait un cauchemar. Je m'excuse.

Madame Poncelet (*essayant de le reconforter*) : -- Mon ami, que vous arrive-t-il? (*Elle pose ses lèvres sur son front fiévreux.*) Vous êtes fiévreux. Vous faites de mauvais rêves. Je n'ai jamais de toute ma vie rencontré quelqu'un d'aussi humble et modeste devant la grandeur de ses œuvres. Vous avez travaillé sans relâche même durant vos maladies, un chercheur acharné, un politicien éclairé. Vous méritez de vous reposer, mon ami. ... Souvenez-vous de votre jeunesse à Saint-Avold. Racontez-moi encore cette belle légende de la fondation de l'abbaye bénédictine par saint Fridolin.

Jean-Victor Poncelet (*anxieux*) : -- Ma douce amie, restez à mes côtés, je ne veux plus retourner dans ce sommeil cauchemardesque.

Madame Poncelet (*doucement*) : -- Peut-être, préférez-vous me parler de cette expédition dans les souterrains qui avaient été creusés pour l'exploitation des mines de plomb, et où, à dix ans, vous aviez entraîné vos camarades de jeu. Tous étaient morts de frayeur, sauf vous qui manifestiez déjà vos talents de général.

Jean-Victor Poncelet : -- J'aime entendre la mélodie de votre voix sur mon champ de bataille.

Madame Poncelet : -- Un de vos cousins me disait l'autre jour, qu'à onze ans, vous aviez économisé votre argent de poche pour vous acheter une montre que vous vous amusiez à démonter et remonter ... et qu'après ce traitement, elle fonctionnait toujours. Non seulement vous aviez ce talent mécanique, mais vous vouliez le partager avec vos semblables. Vous donniez gratuitement des cours de mécanique et de géométrie aux ouvriers après leurs heures de travail. (*Elle le regarde avec attention et se rend compte qu'il ne l'entend pas.*) ... Mon ami, revenez-moi. Vous semblez tellement loin. Je vous aime plus que moi-même, restez auprès de moi, ne partez pas. (*Suppliante.*) Revenez, revenez-moi, vous prenez le train et m'abandonnez sur le quai de la gare. (*Elle prend sa main, se met à genoux et pose sa tête sur le lit.*)

Jean-Victor Poncelet (*n'entend pas son épouse, il a une voix fiévreuse, lentement avec difficulté*) : -- Quel gâchis, tout ce temps perdu. Des questions, des questions qui traînent comme des fantômes à chercher des réponses que la vie ne leur donne pas. ... J'entends un bruit sourd. ... Un tremblement de terre? ... Est-ce mon âme qui tremble? ... C'est le vent du nord, traversant les forêts, emportant à sa suite tous les froids de la terre. Dix mille corps sont dans leur blanc linceul. Les chemins ne sont plus que des champs de bataille figés. ... La neige tombe, tombe, ... tombe à l'infini, pour toujours.

La Mort : -- Quand vous marchiez, l'atmosphère glacée gardait l'empreinte de vos corps. Elle préparait vos statues funéraires.

Jean-Victor Poncelet : -- Je savais que tu retraçais minutieusement mon parcours derrière moi, que tu ramassais chaque petit chagrin égaré dans la neige, chaque petit découragement perdu dans la poudreuse. Tu voulais ronger, gruger mon âme avec mes défaillances passagères.

La Mort : -- Tu me craignais. Tu voulais ramener en France tes découvertes et plus tard tes précieux documents.

Jean-Victor Poncelet : -- Oh Saratoff!

La Mort : -- Ta tragédie fut de quitter la prison.

Jean-Victor Poncelet : -- Ai-je rêvé cette vie après Saratoff? Je n'ai jamais pu mener à bien mes recherches.

La Mort : -- Tu as vécu au-delà de la décence. Tu as vu trois révolutions, tu a persisté sous tous les régimes politiques inimaginables. Mais aujourd'hui, tu m'accompagneras. Nous ne deviendrons qu'un, unis enfin dans le néant, mon superbe jeune lieutenant.

Jean-Victor Poncelet (*anxieux*) : -- La Voie lactée est l'épine dorsale qui retient la nuit au ciel, qui retient l'avalanche de l'immense banquise noire qui me guette.

La Mort (*se penchant vers Poncelet et examinant son visage*) : -- Ce qui anime les traits des vivants, ce n'est pas leur âme. ... Ce qui leur donne leurs expressions, ... ce sont les vanités, les convoitises, les passions, ... la ruse d'un vice aux aguets, les souffrances. ... C'est seulement une heure après la mort que, du masque des hommes, commence à sourdre leur vrai visage, les vestiges de leur âme d'enfant.

Jean-Victor Poncelet (*hésitant, comme dans un rêve, mais non anxieux*) : -- Peut-être suis-je déjà mort et que cette pièce de théâtre en est vraiment une? ... Ai-je rêvé cette interminable vie? Sommes-nous de l'étoffe dont les rêves sont faits?... (*Puis, regardant une dernière fois, sa femme en souriant.*) Ai-je imaginé votre amour, ma tendre et si douce amie? Non. ... Non. (*Après quelque temps.*) ... Suis-je encore ici? ... Non, je marche, je marche inlassablement vers un point à l'infini, ... vers un point lumineux à l'infini.

Poncelet regarde autour de lui. Il est calme. Puis, il met sa main en visière comme pour mieux voir le point à l'infini. On ne doit plus voir la Mort et madame Poncelet. Poncelet se lève, aidé par le jeune Poncelet qui fait son apparition à ce moment. Il s'appuie sur lui et tous les deux sortent de la chambre (le décor recule). On voit le décor de la longue marche vers Saratoff. S'appuyant l'un contre l'autre, ils avancent dans les immensités neigeuses.

Jean-Victor Poncelet : -- Un point lumineux à l'infini. ... Je marche vers lui.

Le jeune Poncelet : -- Les coniques ne sont qu'une ...

Jean-Victor Poncelet : -- Dans ce monde projectif éternel ... où ne pénètre pas la mort.

Ils disparaissent tous les deux dans le décor.

Le rideau descend lentement, aucun bruit sauf le tic-tac de l'horloge, la noirceur, puis le tic-tac de l'horloge s'arrête.

FIN

Montréal, Aarhus, Lac Sauvage dans les Laurentides
Septembre 2002

Documentation

Bell, E.T., *Men of Mathematics*, Simon and Schuster, 9th printing, New York, 1937.

Blond, G., *La Grande Armée*, Éditions Robert Laffont, 1979.

Bourgogne, S., *Mémoires*, Paris, 1898, translated by J.W. Fortescue as *The Retreat from Moscow, The Memoirs of Sergeant Bourgogne, 1812-1813*, London, The Folio Society, 1985.

Brett-James, A. (Editor), *General Wilson's Journal 1812-1814*, William Kimber and Co. Limited, 1964.

Brett-James, A. (Editor, translator), *Eyewitness Accounts of Napoleon's Defeat in Russia*, Macmillan St Martin's Press New York, 1966

Enright, D.J., *The Oxford Book of Death*, First published 1983, Oxford University Press, 1987.

Enriques, F., *Leçons de Géométrie Projective*, Première édition française, Gauthier-Villars, 1930, Éditions Jacques Gabay, 1993.

Poncelet, J.-V., *Applications d'Analyse et de Géométrie*, Gauthier-Villars, Paris 1864.

Poncelet, J.-V., *Traité des propriétés projectives des figures*, Tome premier (Deuxième édition), Gauthier-Villars, Paris 1865.

Tribout, H., *Le Général Poncelet 1788-1867*, Paris, Librairie Georges Saffroy, 1936.